

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre septieme

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)

Erichthonius.

1

Pandion.

1

Erechthée.

Ceopros - Pandion

{ Pallas pere de so. fil.
Nifus - Scylla.
Egée - Thesee
Lycus.

{ Acamas - Munitus.
Demophoon-Oxyntas.

Pandorus.

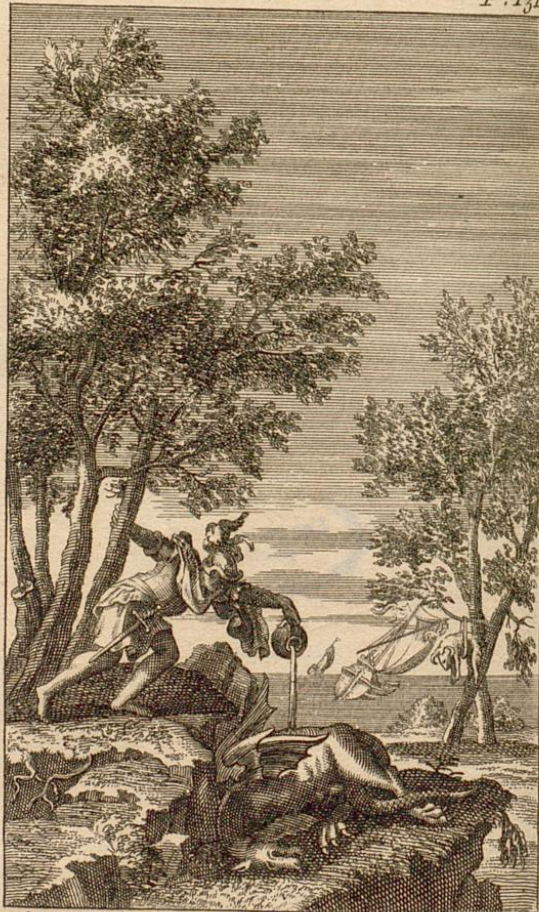
Metion { Eupalame - Dedale - Icare.
Sicyon.

Procris, épouse de Cephalé.

Chthonia, mariée à Bwès son Oncle.

Orithie, qui eut de Borée { Zethes.
Calais.

Créüse, mariée avec Xuthus fils d'Hellen.



Ant,



M

D

F

J
d'or
& p
Toip
Ent

I
vag
le n
ren
plu
qui
fui



LES
METAMORPHOSES
D' OVIDE.
LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.
ARGUMENT.

Jason va en Colchos pour en emporter la Toison d'or. Medée devient amoureuse de ce jeune Prince, & par le secours qu'elle lui donna, il enleve cette Toison, après avoir tué le Dragon qui la gardoit. Enfin il emmene Medée avec lui.

IL y avoit déjà long-tems que les plus braves de la Theffalie erroient comme vagabonds sur la mer. Ils avoient déjà vû le malheureux Phinée, à qui l'aveuglement rendoit la vieillesse plus insupportable & plus fâcheuse, & déjà les deux enfans d'Aquilon, Calais & Zethes, avoient mis en suite les Harpyes, qui arrachioient les mor-
ceaux.

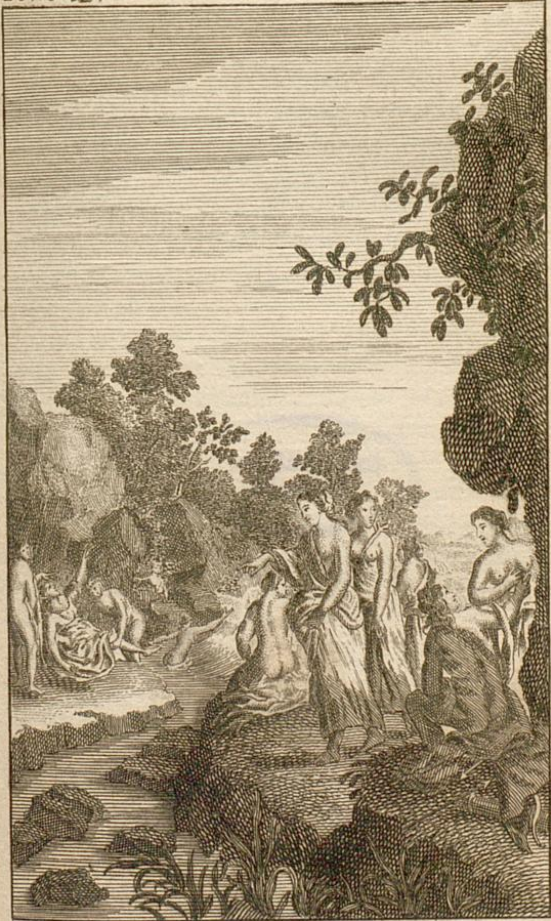
ceaux de la bouche de ce misérable vieillard, lorsque ces généreux Thessaliens ayant surmonté de longs travaux, sous la conduite de Jason, arriverent sur les bords du Phasé. Ils allerent en même-tems saluer * le Roi, à qui ils exposèrent le sujet de leur voyage. On leur montra les périls qu'il falloit vaincre pour conquérir la toison d'or, mais ils ne s'en étonnerent point; & cependant Medée devint amoureuse de Jason. Véritablement elle combattit long-tems cette amour par toutes les forces de la Raison; mais voyant que ses combats étoient vains: » Je résiste inutilement, » dit-elle; quelque Dieu s'oppose à ma résistance. Je ne sçai ce que je ressens, mais ce que je ressens est quelque chose de semblable à ce qu'on appelle aimer: Car pourquoi les commandemens que mon pere a faits à Jason, me semblent-ils si rigoureux? En effet ils sont trop séveres, & je trouve mon pere cruel. Mais pourquoy ai-je tant de peur qu'un étranger périsse, ne l'ayant vû qu'une seule fois? D'où vient une si grande crainte? Chasse, si tu peux, de ton cœur ce feu qui te plaît, & qui te dévore. Mais, que dis-je, malheureuse! Je serois libre, si je le pouvois. L'Amour me persuade une chose, & la Raison m'en conseille une autre. Je vois ce qui est le meilleur, je l'approuve

» &

* Acète
pere de
Medée.

» & je l'estime, & toutefois je prens le
 » pire. Quoi ! Medée, brûleras-tu pour un
 » étranger, & souhaiteras-tu un mariage
 » qui t'entraîne dans un autre monde ? Ton
 » pays n'est-il pas capable de te donner un
 » Amant illustre, que tu aimes avec gloire ?
 » Que Jason vive ou qu'il meure, l'un &
 » l'autre dépend des Dieux, & je ne dois
 » pas m'en mettre en peine. Je souhaite
 » pourtant qu'il vive, & je pourrois faire
 » ce souhait, quand même je n'aimerois
 » pas : car en quoi m'a-t-il offensée pour lui
 » souhaiter du mal ? Se trouveroit-il quel-
 » qu'un, s'il n'est un cruel & un barbare,
 » qui ne fût touché de son âge, de sa nais-
 » sance & de sa vertu ? Et quand tous ces
 » avantages lui manqueroient, qui ne se-
 » roit pas touché de sa bonne mine ? Pour
 » moi je confesse que j'en suis vaincuë, &
 » que mon cœur a pris son parti. Mais si
 » je ne lui donne du secours, ou il fera
 » brûlé par l'haleine de ces grands Tau-
 » reaux en furie, ou il ne pourra résister à
 » ces furieux ennemis qui naîtront des dents
 » qu'il aura semées, ou il sera donné en
 » proie à un épouventable Dragon. Si je
 » souffre cette cruauté, je confesserai moi-
 » même que je suis née d'une tygresse, &
 » qu'au lieu d'un cœur de chair, j'ai un
 » cœur de fer & de roche. Mais pourquoi
 » ne le verrois-je pas périr ? Pourquoi crain-
 » drois-je

»drois-je d'assouvir mes yeux par le specta-
 »cle de sa perte ? Pourquoi n'aurois-je pas
 »assez de courage pour exciter contre lui,
 »& ces furieux Taureaux, & ces Soldats
 »fortis de la terre, & ce Dragon qui veil-
 »le toujours ? Non, non, justes Dieux !
 »ordonnez-en d'une autre façon, & foyez-
 »lui plus favorables : & bien qu'au lieu
 »de vous prier, je pûsse exécuter moi-
 »même ce que je vous demande pour lui ;
 »écoutez pourtant les vœux que je vous
 »fais en sa faveur. Mais trahirai-je mon
 »pere, & sauverai-je par mon secours un
 »étranger inconnu, afin que l'ayant sauvé,
 »il aille peut-être aimer autre part, & que
 »je demeure malheureuse ? S'il est capable
 »de cette lâcheté, que l'ingrat périsse, il a
 »mérité sa perte. Mais il n'a pas un visage à
 »me faire craindre une perfidie ; sa naissan-
 »ce me défend de me défier de son cœur :
 »il est trop généreux pour oublier le ser-
 »vice qu'il recevra de mon amour. Je fe-
 »rai en sorte qu'il me donnera sa foy, devant
 »son départ, & les Dieux seront les té-
 »moins de ses sermens & de ses pro-
 »messes. Que puis-je craindre avec de si
 »fortes assurances ? Prépare-toi donc pour
 »cet entreprise, ne diffère point d'avan-
 »te : Jason obligé par ton amour, te sera
 »toujours redevable de son salut & de soi-
 »même ; il t'épousera solennellement, &
 »l'on



Landesbibliothek
Karlsruhe

L'on te regardera par toutes les villes de
 la Grece, comme son Dieu tutelaire.
 Mais puis-je me résoudre à quitter ma
 sœur & mon frere, à quitter mon pays,
 mon pere, & mes Dieux, & à confier
 aux vents, & mon salut & mes esperan-
 ces? Mais pourquoi ne pourrois-je pas
 m'y résoudre? Mon pere est un Prince
 rigoureux, mon pays est grossier & bar-
 bare, mon frere est encore enfant, & les
 desirs de ma sœur sont d'accord avec les
 miens. Enfin un Dieu plus puissant que
 tout cela, me sollicite & me pousse. Je
 ne perdrai pas de grandes choses, & j'en
 gagnerai de grandes. J'aurai la gloire
 d'avoir sauvé la plus brave jeunesse des
 Grecs, j'habiterai un beau pays, je verrai
 des villes, dont la réputation a passé jus-
 qu'à nous, & qui ne sont pas moins cé-
 lébres par les Arts & par les Sciences,
 que par le grand nombre de leurs habi-
 tans. Enfin je verrai Jason, que je préfé-
 rerai toujours à tout ce qu'il y a de plus
 précieux dans le monde. On m'estimera
 bienheureuse, & l'on croira que je jouis
 de la gloire même des Dieux, si je suis
 aimée de Jason. Je sçai que la mer n'a
 pas moins de dangers que de flots, qu'il
 y a une Charybde toujours ennemie des
 voyageurs, qui engloutit même la mer;
 & qui la revomit aussi-tôt. Je sçai que
 le

» le gouffre de Scylle est environné de
 » chiens qui font peur aux plus grands cou-
 » rages. Mais quand je tiendrai ce que j'ai-
 » me, & que je ferai entre les bras de
 » Jason, je traverserai tous ces gouffres
 » sans étonnement & sans crainte. Je ne
 » craindrai rien quand je le tiendrai em-
 » brassé, ou si je crains quelque chose, ce
 » ne sera que pour mon mari. Mais appel-
 » lerai-je ma fuite un mariage légitime ?
 » O malheureuse Medée ! ton aveuglement
 » te perd, & pour te tromper toi-même,
 » tu donnes de beaux noms à ta faute. Re-
 » garde plutôt l'infamie de ton entreprise ;
 » & tandis que tu le peux, conserve ta pre-
 » mière gloire, & tâche d'éviter un crime.
 » Quand elle eut fait en soi-même ces réflé-
 » xions & ce discours, la raison, la honte,
 » & la piété se présenterent devant ses yeux,
 » & défarmerent son amour, qui fut près de
 » prendre la fuite. Enfin elle étoit déjà plus
 » forte que sa passion, & son ardeur étoit
 » presque éteinte ; mais comme elle alloit
 » sacrifier à Hecate sur de vieux Autels qui
 » étoient au fond d'un bois, elle rencontre
 » Jason, & son amour se ralluma. Elle rou-
 » git en le voyant, & comme un reste de feu
 » qui est caché sous de la cendre, & que
 » l'on croyoit éteint, reprend ses forces par
 » le vent, & excite quelquefois un embras-
 » sement prodigieux ; ainsi l'amour languis-
 » sant,

faît, & que l'on eût crû déjà mort dans l'ame de Medée, reprit la vie & la vigueur à l'aspect du jeune Jason. Il parut en cette journée revêtu de nouveaux attraits, & plus charmant que de coûtume : enfin il parut avec tant de charmes, que si Medée faisoit une faute, elle en avoit de grandes excuses. Elle le regarde, elle le contemple, & tient ses yeux attachés sur lui, comme sur quelque merveille qu'elle n'auroit point encore vûë. Elle ne peut s'imaginer que ce soit un homme mortel qui se présente devant ses yeux, & n'en peut détourner la vûë.

Enfin il vint au-devant d'elle, & lui présenta la main, & en la priant de le secourir, il lui offrit son cœur & sa vie, & lui promit en Amant des soumissions & des respects. Medée vaincuë par le discours de Jason, aussi-bien que par ses yeux, lui fit la réponse qu'il en souhaitoit. « Je vois bien, dit-elle en pleurant, ce que je dois faire; & si je suis trompée, ce ne sera pas l'ignorance qui me trompera, ce sera seulement l'amour. Oüi, je vous promets de vous sauver; mais en récompense de cette faveur, promettez-moi que Jason fera éternellement à moi, lorsque je l'aurai sauvé ». Il lui fit en même tems toutes les promesses qu'elle voulut. Il jura par le nom de Diane, à qui l'Autel étoit consacré,

* Le So-
leil aïeul
de Me-
dée.

& appella à témoin de la foi qu'il lui donnoit, son * ayeul qui regarde tout, & qui voit les choses futures aussi bien que les présentes ; enfin il lui protesta qu'il seroit toujours à Medée. Cette Princesse qui le crut, lui donna en même tems des herbes enchantées, lui en enseigna l'usage, & le renvoya content par l'esperance de la victoire. Le lendemain dès qu'il fut jour, le peuple s'assembla en foule, dans un champ consacré à Mars, & se plaça sur les collines & sur les éminences d'alentour. Le Roi étoit assis au milieu de ce grand peuple avec toutes les marques de sa dignité, la Couronne sur la tête, un Sceptre d'ivoire à la main, & environné de toute sa Cour. En même-tems on vit paroître les Taureaux aux pieds d'airain, qui jettoient par les narines des feux & des flâmes, & dont l'haleine seule séchoit & brûloit les herbes. Imaginez-vous le bruit que fait une fournaise, quand le feu y est enfermé ; ou celui que fait la chaux que l'on éteint, vous vous représenterez cette espèce de tonnerre que faisoit le feu resserré dans la gorge de ces animaux, & néanmoins Jason alla d'un pas assuré au-devant d'eux. Ils ne l'eurent pas si-tôt aperçu, qu'ils baissèrent contre lui leurs têtes & leurs cornes armées de fer. Ils battent la terre du pied, & en font soulever

léver comme des nuages de poussiere, ils remplissent toute la place de mugiffemens & de fumée; les compagnons de Jason s'en épouventent; mais comme il étoit défendu par les charmes de Medée, il marcha contre eux sans crainte, & ne fut point offensé par les feux qu'ils vomissoient. Ainsi en les flattant d'une main hardie, il commença à les adoucir, & enfin il les contraignit de recevoir le joug, de tirer une charruë, & de labourer un champ qui n'avoit jamais été labouré. Tout le peuple de Colchos s'étonna de cette action que l'on n'avoit pas attendüe, les Argonautes se réjouirent de ce grand succès de leur Capitaine, & lui augmentèrent le courage par les cris de joye qu'ils jetterent. Ensuite il prit des dents de serpens qui étoient dans un casque, & les sema sur ce champ qu'il venoit de labourer. Dès que cette funeste semence eut été jettée en terre, elle commença à s'amollir, & de ces dents il se fit des hommes. Mais comme l'enfant prend sa forme dans le ventre de sa mere, & qu'il n'en sort point qu'il ne soit accompli de tous ses membres; ainsi ces Hommes qui furent produits dans les entrailles de la terre, des dents qu'elle avoit reçües, n'en sortirent point qu'ils n'eussent été revêtus de la forme entiere de l'homme, & ce qui est plus prodigieux, ils nâquirent avec des armes,

M 2 dont

dont ils allèrent attaquer Jafon. Ses compagnons qui les virent marcher contre lui, picques baillées, désespererent de son salut, & Medée même qui lui avoit donné de l'assurance, ne pût s'empêcher d'avoir peur. En effet, quand elle vit qu'il étoit seul, & attaqué par tant d'ennemis, elle changea de visage, elle demeura froide & sans couleur, & parce qu'elle apprehendoit que les herbes qu'elle avoit données à Jafon, n'eussent pas assez de vertu, elle prononça quelques paroles magiques pour lui donner un nouveau secours, & mit enfin en usage tous les secrets de son Art. Cependant Jafon jeta une grosse pierre au milieu de ses ennemis, & les obligea par ce moyen de tourner contre eux les armes qu'ils avoient tournées contre lui; de sorte que ces freres nés de la terre, s'entretuerent les uns aux autres, comme dans une guerre civile. Les Grecs applaudirent à cette victoire, ils en montrèrent leurs ressentimens par toutes fortes de témoignages, & vinrent embrasser les victorieux. Toi-même Medée, tu souhaitas de l'embrasser, & tu l'aurois embrassé, si la honte ne t'eût retenuë, & que le soin de ta renommée n'eût résisté à ton amour. Tu fis au moins tout ce que tu pouvois, tu te réjouis en toi-même, & tu rendis en secret des actions de graces aux Dieux, qui avoient été les auteurs d'une
avanture

aventure si merveilleuse. Il ne restoit plus
 qu'à endormir ce Dragon qui veilloit tou-
 jours, & qui étoit épouventable, par une
 crête horrible, par trois langues qui lui sor-
 toient de la gueule, & par les dents aiguës
 que l'on y voyoit paroître, comme autant
 de coûteaux tranchans. Il gardoit l'arbre où
 la Toison d'or étoit suspendue, & pour em-
 porter ce trésor, il falloit surmonter ce
 monstre. Enfin lorsque Jason eut répandu
 sur lui le suc de quelques herbes, & qu'il
 eut prononcé trois fois des paroles qui ont
 la vertu d'endormir, d'arrêter les fleuves,
 & de calmer les tempêtes, le sommeil, qui
 n'avoit jamais touché ce Dragon, entra
 peu à peu dans ses yeux. En même tems
 Jason s'empara de la Toison d'or, & glo-
 rieux de ce butin, il emmena avec lui, ainsi
 qu'un autre butin, * celle qui avoit été ^{*Medée}
 cause qu'il l'avoit emportée le premier.

E X P L I C A T I O N .

De Jason, de Medée, de Phinée & des Harpies.

Avant que d'expliquer cette fable, il ne sera
 pas inutile de raconter plusieurs choses qui
 y ont rapport, & qu'Ovide n'a point dites. On
 convient que Jason étoit fils d'Aeson, petit-fils de
 Cretheus & arrière petit-fils d'Eole. Il n'en est
 pas de même de l'origine de ce Héros du côté
 maternel.

maternel. Les uns lui donnent pour mere Polymede, Polymele, ou Polypheme, fille d'Autolycus fils de Mercure. D'autres le font fils de Rhæo, fille de Staphylus, dont Bacchus étoit le Pere. Quelques-uns veulent que sa mere fut Arne ou Scarphe fille d'Aeole second, ou Theognete fille de Laodicus, ou Amphinome, des ancêtres de laquelle on ne dit rien. Enfin la commune opinion est qu'elle s'appelloit Alcimede, & qu'elle étoit fille, ou d'Autolycus dont nous venons de parler, ou de Phylacus. Quoiqu'il en soit, Jason avoit par sa naissance un droit légitime à la Couronne de Theffalie; mais Pelias son oncle maternel l'avoit usurpée, après la mort de Crétheus; & bien loin qu'Aefon pensât à se venger, il se croyoit heureux de pouvoir vivre en simple particulier dans Jolcos, Capitale d'un Royaume qui auroit dû lui appartenir. Jason eut plus d'ambition ou de courage. (a) Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il sortit de l'antré de Chiron où il avoit été élevé, & retourna dans sa patrie. Les premiers jours de son arrivée furent consacrés aux plaisirs & aux festins. Pelias ne se défit de rien. Cependant six jours après, le jeune Héros, accompagné de sa famille, alla le trouver & le somma de lui rendre le Royaume de Theffalie. L'Usurpateur effrayé de cette hardiesse n'osa rien refuser. Il fallut qu'il eut recours à l'artifice, pour se défaire de son rival. Il feignit que l'ombre de Phryxus lui apparoissoit souvent, & qu'elle l'avertissoit d'envoyer quelqu'un dans la Colchide, pour y évoquer son ame, & pour en rapporter la fameuse toison d'or. Il ajouta que c'étoit une entreprise également pieuse & glorieuse. Pour moi, continuoit le dissimulé Vieillard, si j'étois encore dans la fleur de ma jeunesse, personne ne me

(a) Pindare, Ode. 4. des Pith.

préviendrois

préviendroit dans cette entreprise. Courez y donc vous, Jason, vous êtes dans un âge où la gloire doit vous toucher davantage, que la vaine pompe qui accompagne la Royauté. Méritez par de grands exploits le sceptre que vous devez porter. Jason, avide de gloire, accepta le parti, & ayant fait publier son dessein dans la Grèce, plusieurs Princes vinrent partager avec lui les dangers & l'honneur de cette expédition. C'est ainsi que Pindare a décrit cette histoire, que d'autres auteurs rapportent (a) de la maniere suivante. Pelias ayant consulté un Oracle, il avoit été averti de se garder d'un Homme qui ne portoit qu'un foulier. Il ignora long-tems quelle personne étoit désignée par cette réponse. Mais un jour qu'il avoit invité Jason à un sacrifice, ce jeune Prince perdit un de ses fouliers en traversant un fleuve, & parut en cet état dans le Palais de son Oncle. Pelias se ressouvint alors de ce que les Dieux lui avoient annoncé, & tirant Jason à part, que ferois-tu, lui dit-il, si étant Roi, tu eusses appris qu'un de tes sujets doit t'ôter la vie; Jason répondit qu'il enverrois un tel Homme à la conquête de la toison d'or. C'est assez, dit Pelias qui lui déclara à l'instant la réponse de l'Oracle, subi la sentence que tu viens de prononcer. Telle fut l'origine de l'expédition des Argonautes ou Myniens, car les anciens leur ont donné ces deux noms; soit à cause, que la plupart de ces Héros descendoit des filles de Minyas, un des ayeux maternels de Jason; soit parce que Jason leur chef étoit fils des Princes d'Iolcos, Ville habitée par les Minyens; soit pour quelque autre raison qu'il est assez peu utile de sçavoir. Mais en voici assez pour servir d'introduction à la connoissance

(a) Apollodore l. 1. Tzetzes sur Lycophron. Zénobius, Cent. 4. Procr. 92. & le Scholiaste de Pindare.

144 LES METAMORPHOSES

de cette fable. Je passe aux diverses particularités que j'en ai lues. Les Héros qui accompagnerent Jason dans cette expédition, étoient Hercule, à qui on défera l'honneur du commandement, & qui le remit à Jason. Orphée, fils d'Oeagrus & de Calliope. Castor & Pollux fils de Jupiter & de Léda. Pelée & Telamon fils d'Eaque. Calais & Zethes enfans de Borée & d'Orithye. Après eux venoient Asterion, Polyphemus, Iphiclus & Admette, les deux premiers amis de Jason, & les deux autres ses parens. Euryte, Euchion, Ethalide, tous Thessaliens & fils de Mercure, marchèrent ensuite avec Cénée. Le Devin Mopsus, fils d'Ampycus & de Chloris: Eurydamas & Eurytion, enfans d'Irus & de Demonasse; Thésée fils d'Égée & d'Éthra; Pirithous fils d'Ixion; Meneceus, fils d'Actor: Oilée fils de Leodacus & d'Agrianome suivoient ceux-ci. Ils étoient suivis eux-mêmes de Clytius & d'Iphitus enfans d'Eurytus & d'Antiopé, Rois d'Oechalie; de Butes; de Phaleros; de Typhis qui servit de Pilote: d'Argus, fils de Polybe & d'Argia, qui bâtit le navire des Argonautes; de Phliasus fils de Bacchus & d'Ariadne: d'Hylas, fils de Theodamas & de la Nymphé Menodicé, favori d'Hercule: de Nauplius fils de Neptune & d'Amymone: & du Devin Idmon, fils d'Apollon & de la Nymphé Cyrené. Ce dernier avoit prévu qu'il finiroit ses jours dans cette expédition, & il y mourut en effet, découffu par un sanglier. Les derniers se nommoient Idas & Lyncée, enfans d'Apharée & d'Arené: Periclymene, fils de Nilée & de Chloris. Amphidame & Céphée enfans d'Elée & de Cleobule; Ancée, fils de Lycurgue de Tégée: Augeas fils du Soleil: Euphème & Ergine enfans de Neptune; Meleagre fils d'Oenée & d'Althée: Eurymedon, fils de Bacchus & d'Ariadne; Pale-

monius.

monius, fils de Lernus; Actor fils d'Hypafus Pe-
loponesien; Iolaus fils d'Iphiclus, d'Argos: Phi-
loctetes fils de Pæan, & ami d'Hercule; & Acaste
fils de Pelias & d'Anaxibie, que Jason emmena
avec lui.

Montez sur le navire Argo qu'on appelloit ain-
fi, soit à cause de sa legereté, (a) ou en l'hon-
neur d'Argus qui l'avoit bâti, ou parce que les
Grecs, nommés Argiens, s'embarquerent dessus,
ils aborderent d'abord dans l'Isle de Lemnos,
alors denuée d'Hommes, parce que les Lemniens
avoient tué leurs maris, lesquels par l'insti-
gation de Venus irritée contre elles, les avoient
abandonnées. Hypsipile, leur Reine devint amou-
reuse de Jason, dont elle eut deux enfans, Eu-
neus & Deiphile. Delà ils allerent dans une Isle
de la Propontide, où ils tuerent Cizycus qui y
regnoit, & qui les avoit reçus honorablement.
Ils passerent ensuite chez Amycus Roi des Bé-
bryciens, qui contraignoit les étrangers à com-
battre contre lui à coups de poings. Pollux ac-
cepta le défi, & tua ce Prince Barbare. Jusques là
ils n'avoient encore eu qu'une navigation com-
mode & facile, lorsqu'ils rencontrerent les Sym-
plegades ou Cyanées. Ce sont deux Isles ou Ro-
chers au-delà du Bosphore de Thrace, à l'em-
bouchure du Pont Euxin; l'une à quinze cens pas
de la terre ferme de l'Europe, & l'autre du côté
de l'Asie, & séparées par un bras de mer, large
environ de deux mille cinq cens pas: ce qui fait
que de loin on les croiroit jointes. Les Poetes ra-
content qu'elles étoient flottantes, & qu'un Vais-
seau, passant entre deux, ne pouvoit éviter d'y
être écrasé, parce qu'elles se réunissoient à l'in-
stant. On peut juger de la frayeur des Argonautes
qui connoissoient le péril. Ils se recommanderent

(a) après en grec signifie leger,

à Junon, protectrice & amante de Jason. Pindare ajoute qu'ils s'adresserent à Neptune même, & qu'ils le supplierent de leur faire éviter le choc des Rochers animés des Symplegades, dont la vitesse surpasse celle des vents. Cependant il est vraisemblable qu'ils fussent péris, car Euphemus ayant lâché un pigeon entre ces deux Isles, à peine il étoit passé qu'elles se rejoignirent avec tant de violence, que l'eau (ce sont les termes d'Apollonius) s'éleva dans l'air comme une nuée épaisse, & que la Mer en mugit. Mais Orphée ayant pris sa Lyre, les Symplegades s'arrêtèrent pour l'entendre, ce qui donna le tems au navire d'échapper. Sans cela c'étoit fait du navire causeur, *καὶ ὅτι τρώας*, comme Orphée l'appelle, parce qu'il avoit été bâti des chênes de Dodone, lesquels non contens de parler, se mêloient encore de rendre des oracles. La fleur des Héros de la Grece eut été ensevelié dans les flots.

Enfin ils arriverent chez Phinée, dont nous rapporterons en même tems la fable & l'histoire, après que nous aurons parlé des Harpies & des enfans de Borée, Zethus & Calais. Hésiode fait les premières filles de Thaumus Titan, & d'Electre Océanide. Acusilaus les croyoit filles de Neptune & de la Terre. Sosibius au contraire semble leur avoir donné Phinée même pour pere, car il nomme les filles de ce Roi, Erastie & Harpie. On n'est pas mieux d'accord sur leurs noms. Elles sont appellées par les uns Iris, Aello, Acypeté; par d'autres, Alopé, Achelocé, Ocypeté; Stéfichore y ajoute Thyella, Ascélépiade Ocythocé, & Achéis Ocypode. Du reste Tzetzes les place dans la Thrace, & leur attribue une figure monstrueuse, savoir des oreilles d'ourfes, des corps de vautours & des visages de filles. Cependant plusieurs auteurs prétendent qu'elles habitoient les bords du

lac

lac Stympale en Arcadie. Les anciens disoient qu'elles étoient les chiens de Jupiter. Mais on ne convenoit pas sur leur mort , car selon la meilleure partie , elles furent tuées par les Boreades , au lieu que , selon d'autres , chassées seulement par ces Héros , elles se retirèrent sur le lac Stympale , d'où Hercule les força de fortir , au bruit d'une espece de tambour d'airain. Chérémon ajoutoit qu'alors elles se cachèrent dans un antre de la Crete , d'où elles ne sont jamais sorties.

Nous ne nous arrêterons pas aux Boreades , parce que nous avons parlé d'eux d'ailleurs. C'est assez de remarquer que leur destinée étoit telle , qu'il leur falloit , ou faire périr les Harpies , ou périr eux-mêmes.

Il n'en est pas de même de Phinée. Au contraire , il faudra que nous abregions beaucoup , pour renfermer dans un court espace ce que nous avons à dire de lui. Il étoit fils d'Agenor , selon les uns , & de Neptune , selon d'autres. On ne sçait pas non plus où il regna , parce qu'une partie des auteurs le fait demeurer dans la Bithynie , & une autre dans la Paphlagonie. Nous sommes dans une semblable incertitude touchant la cause de son aveuglement. Il y a des anciens qui ont prétendu qu'on lui donna le choix , ou de mourir au bout de peu de tems , & de conserver l'usage de ses yeux , ou de vivre long-tems , à condition de perdre la vie , & qu'il accepta ce dernier parti. Si on pouvoit s'en tenir à ce récit , ce seroit une allégorie qui signifieroit peut-être qu'il est utile de ne pas voir une infinité de choses , & qu'on s'épargne en fermant les yeux , une foule de chagrins qui ne sçauroient qu'abrégger la vie. Mais Sophocle raconte autrement cette fable , & dit que Phinée ayant repudié Cleopatre fille de Borée & d'Orithye , dont il avoit eu deux en-

fans. (a) il époufa Idéa, fille de Dardanus, Roi des Scythes. Cette Princeffe accufa fes beaux fils d'avoir attenté à fon honneur, & le pere les condamna à perdre la tête. La sentence alloit être executée, lorsque les Argonautes arriverent dans le pays, & délivrerent les jeunes Princes qu'ils reconnurent pour parens des fils de Borée, & pour innocens. Les auteurs dont Sophocle avoit pris ce récit, ajoutent que Zéthus & Calais tuent Phinée. En se fondant sur cette narration, il paroît que l'aveuglement de Phinée signifie seulement son imprudente crédulité, & que par les Harpies qui empoisonnoient ses repas, il faut entendre les chagrins que ses soupçons lui donnoient. Mais il y a encore d'autres opinions par rapport à l'histoire de ce Prince. Quelques écrivains, retenant la premiere partie de la narration précédente, ajoutent qu'il avoit aveuglé ses enfans, pour les punir du prétendu inceste qu'on leur reprochoit, & que Neptune irrité de cette injustice l'avoit traité de même, & lui avoit envoyé les Harpies. D'autres attribuoient cette vengeance à Jupiter. Enfin Acusilaus faisoit de Phinée un Devin qui, ayant reçu d'Apollon la connoissance de l'avenir, avoit revelé aux hommes les secrets des Dieux, ce qui avoit attiré sur lui la colere de Jupiter.

Ainsi il n'y a qu'une chose, sur laquelle les Anciens s'accordent au sujet de ce Prince, sçavoir que des monstres nommés Harpies, infectoient les mets de sa table par leur haleine empoisonnée & par leurs sales atouchemens. Or il s'agit maintenant de voir ce que signifie cette fable. Voici comme un moderne illustre l'expliqué (b). Il

(a) Ils sont appellés tantôt Crambis & Orythus, tantôt Parthenius & Crambis, tantôt Thynus & Mariandunus.

(b) Biblioth. Univ. Tome 2.

prend

prend les Harpies pour un nombre prodigieux de sauterelles qui , ayant désolé la Paphlagonie & causé la famine dans le Royaume de Phinée , furent chassées à la fin par un vent du Nord, ce qui donna lieu de feindre que les enfans de Borée en avoient délivré le pays. Et commé cet événement étoit vers le tems des Argonautes, ceux qui ont écrit le voyage de ces Héros , ont été ravis d'en faire un épisode à leur poëme. Il examine ensuivte chaque partie de cette fiction de la maniere suivante. Les Poëtes disent que les Harpies enlevoient ou souilloient les viandes de Phinée. Cette expression peut-être entendue à la lettre des sauterelles, & d'ailleurs, causer la famine, comme ces insectes font par tout où elles se trouvent en grand nombre, c'est véritablement enlever les viandes sur la table des Princes mêmes. On ajoute que les Harpies étoient les chiens de Jupiter ou de Junon : qu'elles prédisoient l'avenir; qu'elles étoient invulnérables, & qu'elles revenoient sans cesse, après avoir été chassées. C'est que les sauterelles sont les ministres de la colère du ciel, qu'elles annoncent la famine, & que l'adresse humaine ne sçauroit arrêter leurs ravages. On fait les Harpies filles de la Terre & de Neptune, parce qu'on croyoit alors que les insectes étoient formés de l'eau corrompue de la terre. Enfin il n'est pas jusqu'aux noms des Harpies, qui ne conviennent aux Sauterelles. Ocyeté veut dire *volant*, Celoeno *obscurité*, & Aello *temple*. En effet les Sauterelles volent, obscurcissent l'air par leur nombre prodigieux, & la peste suit d'ordinaire la famine, qu'elles ne manquent pas de causer dans les lieux où elles passent.

Il y a tant de probabilité dans cette explication, que je ne m'amuserai pas à en chercher une autre, outre qu'il est tems que nous retournions

enfin à Jason. Au sortir de la Cour de Phinée ; ce Prince reprit la route de la Colchide , où il aborda heureusement. Après ce qu'on vient de lire dans Ovide , & ce qu'on peut avoir vu encore ailleurs de ses amours & de ses exploits , on juge bien qu'au lieu de les décrire ici , je cherchai ce qu'il faut penser des fables qu'on y a mêlées. C'est aussi ce que je vais faire , en suivant pas à pas un Sçavant du premier ordre , (a) dont les heureuses découvertes nous ont déjà servi plus d'une fois. Cet auteur remarque qu'un même mot Syrien signifie également un trésor ou une toison , que le mot qui veut dire une muraille , veut dire un taureau , enfin que l'airain ou le fer & un dragon s'expriment dans la langue Syrienne de la même manière. Comme il a supposé auparavant que l'histoire de la Toison d'or avoit été écrite en cette langue ; langue que peut-être les Grecs n'entendoient pas bien , ou des équivoques de laquelle ils furent bien aîsés de profiter , pour composer une fable magnifique & surprenante ; voici comme il raisonne. La toison d'or n'est autre chose que les trésors du Roi Acètes , qui étoient environnés d'épaisses murailles , & défendus par des portes de fer , ou d'airain. L'amour que Médée conçut pour Jason , lui inspira les moyens d'enlever ces trésors , soit en corrompant les Gardes , ou en s'ouvrant un chemin secret pour arriver au lieu dépositaire de ces richesses. Voilà les charmes dont elle se servit contre les Taureaux & le Dragon.

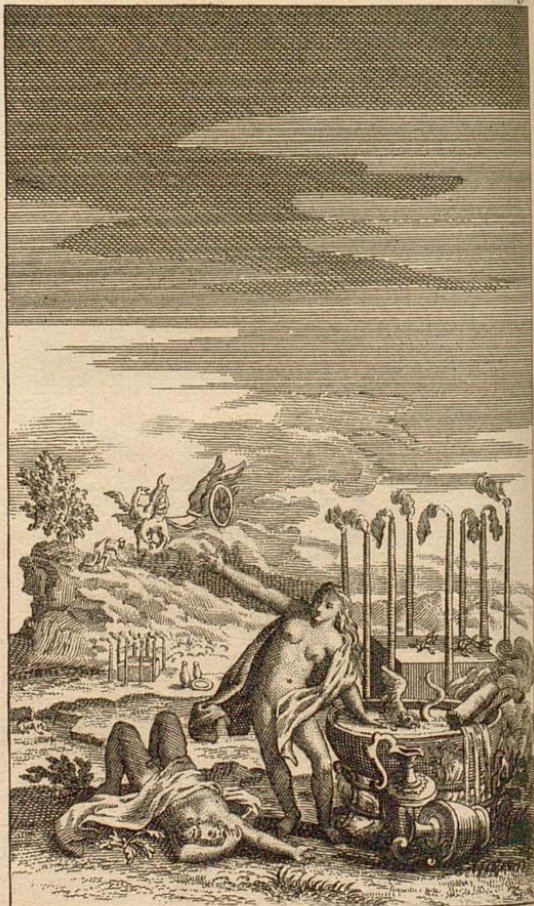
Cependant les Historiens anciens ignorant l'origine de cette fable , ont tous donné à gauche en voulant l'expliquer. Diodore dit que la toison d'or étoit celle d'un mouton que Phryxus avoit immolé , & qu'on gardoit précieusement , parce

(a) M. Bochart.

inée ;
où il
ent de
enco-
, on
cher-
y a
uivant
dont
i plus
même
a une
uille ,
le fer
ienne
aupa-
it été
re les
oques
pour
ante ;
ft au-
qui
éfén-
mour
s mo-
ant les
pour
Voilà
Tau-
nt l'o-
auche
oison
avait
parce

que





Ant.

que l'Oracle avoit prédit que celui qui l'enleveroit, tueroit le Roi. Strabon & Justin entendent par cette fameuse peau certains Torrens de la Colchide, qui rouloient un fable d'or qu'on arrêtoit avec des peaux. Plîne & Varron croyent que c'étoit des belles laines de cette contrée que les Anciens avoient voulu parler, & ils ajoutent que les Argonautes étoient des Marchands, & rien plus, qui étoient partis de la Grece pour en acheter. Paléphate fait de la Toïson une statue d'or, ouvrage de la mere de Pelops, & que Phryxus avoit emportée. En un mot tout est plein de variations & de faussetés sur ce sujet.

Mais qui le croiroit? On a été jusqu'à s'imaginer que la Toïson étoit un livre en parchemin, qui contenoit le secret du grand Oeuvre, la pierre Philosophale. Tel est le sentiment de Suidas, & après lui, de Tollius. Mais je montrerai dans l'article de Midas que cette supposition est fausse, & qu'il n'est permis qu'à des gens qui trouvent par tout les Mysteres de la Chymie, de les trouver dans la fable de la Toïson d'or.

FABLE NEUVIÈME.

A R G U M E N T.

Medée, à la priere de Jason, rajeunit Eson son père, sans toutefois qu'il perde rien de la mémoire des choses passées, & de l'expérience d'un vieillard.

LORSQUE Jason fut de retour en son pays, on en fit des réjouissances publiques. Les hommes & les femmes porterent des présens aux Temples; on vit par tout

fumer de l'encens sur les Autels, & des Victimes à cornes dorées furent les reconnoissances dont les hommes payerent les Dieux du salut de leurs enfans que Jason avoit ramenés. Mais Eson pere de Jason, ne parut point parmi les réjouissances & les solemnités de cette fête, que l'on célébroit en quelque sorte pour la gloire de son fils. Car alors il étoit au lit, ou abbattu de vieillesse, il approchoit déjà de la mort. C'est ce qui obligea Jason de parler ainsi à Médée: » Ma chere femme, vous à qui je » confesse que je dois la vie, vous qui m'avez » donné toutes choses, & qui m'avez » comblé de tant de faveurs qu'elles surpassent toute croyance, puisqu'il n'y a rien » d'impossible à la vertu de vos charmes, » ôtez quelques années de ma vie, & les » donnez à mon pere, pour en prolonger » les jours. Il ne put retenir ses larmes en lui faisant cette priere, dont la force la toucha. Et bien qu'en abandonnant son pere, elle eut donné un témoignage qu'elle ne ressembloit pas à Jason, néanmoins le souvenir de son pere aida encore à la toucher, mais elle le dissimula, & cacha ses ressentimens. » Quel crime meditez-vous, dit-elle à Jason, & quelle opinion avez-vous de mon amour? Vous pourriez vous persuader que je voulusse retrancher quelque chose de vos années pour en augmenter la

« la vie d'un autre? O Déesse qui pourrois
 « m'aider, puissante & divine Hecate, re-
 « fufe-moi ton secours, si je me résous à cet-
 « te entreprife! Ha Jason, votre demande
 « n'est pas juste, & pourtant je m'efforceraï
 « de vous donner beaucoup plus que vous
 « ne me demandez. Ainsi pour vous con-
 « tenter, je prodiguerai ma science, &
 « pourvû qu'Hecate me donne du secours,
 « & qu'elle favorise un si haut dessein, je
 « prolongerai les jours de votre pere, sans
 « rien diminuer des vôtres. Quand on fut
 « donc en pleine Lune, car alors il s'en fal-
 « loit trois jours qu'elle ne fût dans son plein,
 « Medée sortit seule de nuit, ayant la robe
 « retrouffée, les pieds nus, & les cheveux
 « répandus sur les épaules, & courut en cette
 « état comme une femme insensée, parmi les
 « ténèbres de la nuit. Les hommes, les oi-
 « seaux, les bêtes sauvages, enfin l'Univers
 « étoit endormi; le serpent comme assoupi,
 « se couloit sur l'herbe sans faire de bruit; les
 « feuilles des herbes étoient immobiles, l'air
 « étoit si calme & si tranquille qu'on pouvoit
 « dire qu'il dormoit, il n'y avoit par tout
 « qu'un profond silence, les Astres seuls
 « éclairoient le Ciel & la Terre, & veilloient
 « sur tout l'Univers. Ainsi Medée tourna
 « trois fois à l'entour d'un espace de terre,
 « en levant les mains au Ciel; elle s'arrosa
 « trois fois les cheveux d'une eau qu'elle
 « avoit

154 LES METAMORPHOSES

avoit prise dans un fleuve ; & après avoir
 fait trois grands cris , elle se mit à genoux ,
 & fit cette priere. » O Nuit qui conservez
 » fidelement les secrets que l'on te confie ;
 » ô Astres qui succedze avec la Lune à la
 » lumiere du Soleil , & vous ô triple Heca-
 » te , qui avez toujours sçu mes desseins , &
 » qui les avez favorifés ! O charmes : ô
 » science magique ; ô terres qui fournis aux
 » Magiciens de si fortes & puissantes her-
 » bes ; montagnes , fleuves , lacs , & vous
 » Dieux des bois & de la nuit , qui m'aidez
 » lorsque je le veux , à faire remonter les
 » fleuves , au grand étonnement de leurs ri-
 » vages , jusques dans le sein de leurs sour-
 » ces , paroissez à mon secours ! Ainsi par la
 » force que vous donnez à mes charmes , je
 » mets le trouble sur la mer , ou j'y fais re-
 » venir le calme ; je chasse & je rappelle les
 » nuages ; je détache les vents ou je les en-
 » chaîne ; je mets en pieces les serpens par
 » la force que vous donnez à ma voix ; je
 » fais marcher les rochers ; je fais changer
 » de place aux forêts , je fais trembler les
 » montagnes , je fais mugir la terre , je con-
 » traints les morts de sortir de leurs monu-
 » mens ; je te force toi-même , ô puissante
 » Lune , de descendre du Ciel en terre ,
 » malgré le bruit des bassins dont on croit
 » dans * te soulager , lorsque l'on te croit * en pei-
 » l'elipse. » ne. Je fais pâlir ton chariot , je fais pâlir
 celui

» celui de l'Aurore par la vertu de mes
 » charmes. C'est vous, ô puissantes Divi-
 » nités, qui avez éteint les flammes que des
 » Taureaux vomissoient; c'est vous qui les
 » avez contraints de souffrir le joug, & de
 » tirer une charruë; c'est vous qui allumâ-
 » tes la guerre, où des hommes nés d'un
 » serpent se désirent les uns les autres: c'est
 » vous qui endormîtes le Dragon qui gar-
 » doit la Toison d'or, & qui fîtes voir à la
 » Grece un si précieux butin. J'ai maintenant
 » besoin de simples qui renouvellent la vie
 » d'un homme, & qui le fassent revenir de
 » l'extrémité de la vieillesse à une jeunesse
 » vigoureuse. J'attens de vous cette faveur,
 » & je commence à reconnoître que vous
 » avez ouï mes prieres. Ces Astres qui lui-
 » sent sur ma tête, ne sont pas en vain si
 » brillans, & ce n'est pas aussi en vain que
 » je vois paroître un chariot traîné par deux
 » Dragons. En effet, comme elle parloit,
 » il descendit du Ciel un chariot, où elle
 » monta en même tems, & après avoir flaté
 » les Dragons qui le traînoient, elle leur lâ-
 » cha la bride, & fut emportée en l'air. Ain-
 » si elle vit bien-tôt sous ses pieds toutes les
 » villes de la Thessalie, mais elle ne s'arrê-
 » toit que dans les contrées qui pouvoient lui
 » donner quelque herbe qui contribuât à son
 » dessein. Elle en prit sur le Mont Ossa, sur
 » le Pelion, sur le Pinde & sur l'Othrys, &

le

le Mont Olympe lui en fournit aussi un grand nombre. Elle en tira quelques-unes avec la racine, & se contenta de couper les feuilles des autres. Elle en rencontra beaucoup sur les bords du fleuve Apidan, dont elle fit provision. L'Amphryse, l'Enipe, le Penée, lui en donnerent quelques-unes. Elle en cueillit aussi dans les eaux de Sperchie, & sur les rivages marécageux du Bebe, & alla même en chercher dans la riviere d'Anthedon qui n'étoit pas encore célèbre par le changement de Glauque, qui de pêcheur devint Dieu marin. Elle employa donc neuf jours & neuf nuits à ramasser les simples qui lui étoient nécessaires, & leur odeur seulement eut tant de force & de vertu, que les serpens qui la traînoient, en changerent leur vieille peau. Lorsqu'elle fut de retour, elle s'arrêta devant la porte de son Palais, couverte seulement du Ciel, défendit aux hommes de s'approcher d'elle, dressa deux autels de gazon, & consacra celui de la droite à Hecate, & celui de la gauche à la Jeunesse. Après les avoir environnés de fougere, & de quelques branches d'arbres, elle fit non loin de là deux petites fosses, sacrifia une brebis noire, à qui elle coupa la gorge, & remplit du sang de cette brebis les deux fosses qu'elle avoit faites, puis elle versa du vin dans l'une, & du lait dans l'autre ;
mais

mais en faisant cette ceremonie , elle prononçoit quelques paroles par lesquelles elle adouciſſoit les Puiffances infernales ; enfuite elle pria Pluton & Proſerpine de ne ſe point hâter de dépouiller le vieux Eſon de l'ame qui le faisoit vivre. Lorsqu'elle les eut propitiés , & qu'elle ſe les eut rendus favorables par de longues prieres , elle fit apporter Eſon devant ces Autels , & l'ayant endormi d'un profond ſommeil , elle l'étendit comme mort ſur des herbes dont elle avoit couvert la terre. En même tems elle fit retirer Jaſon & ceux de ſa ſuite , & leur défendit de regarder les ceremonies qu'elle faiſoit , de peur d'en profaner le myſtere. Ils obéirent à cet ordre , & alors Médée échevelée comme une Bacchante , tournant à l'entour des Autels où elle avoit allumé du feu , trempa pluſieurs torches dans ces fosses pleines de ſang , & les alluma ſur ces Autels toutes ſanglantes , comme elles étoient. Enſuite elle purifia le corps d'Eſon trois fois avec de l'eau , trois fois avec du ſouffre , & trois fois en le faiſant paſſer par la flamme , & cependant ſes herbes & les autres drogues bouilloient dans un grand chaudron. Elle y avoit mis des racines qu'elle avoit priſes dans les vallons de la Theſſalie , des graines , des fleurs , de certaines effences noires , des pierres qu'on apporte des extrêmités de l'Orient , & du ſable

178 LES METAMORPHOSES
fable que le flux de la mer laisse sur le riva-
ge, quand il s'en retourne. Elle y ajouta des
brouillards qui s'engendrent de nuit au clair
de la Lune, la chair & les entrailles d'un
Loup garou, la peau d'un certain serpent,
le foye d'un Cerf, & la tête d'une Corneil-
le de neuf cèns ans. Enfin après y avoir jet-
té une infinité d'autres choses dont on ne
sçait point les noms, elle mêla le tout en-
semble avec une branche morte d'Olivier.
Le bâton dont elle mêla toutes ces dro-
gues, n'eut pas fait trois ou quatre tours
dans ce chaudron, que premierement il de-
vint verd, puis il se revêtit de feuilles, &
bien-tôt après il parut chargé d'Olives.
Tout ce qui tomboit à terre de ce qui bouil-
loit dans ce chaudron, la faisoit germer, &
faisoit naître des herbes ou des fleurs.
Quand Medée eut fait cette épreuve, elle
coupa la gorge à Eson, en fit sortir le vieux
sang, & fit couler en sa place le suc de tou-
tes les drogues qu'elle avoit fait bouillir en-
semble. Dès que le corps d'Eson en eut été
rempli, ou par la bouche, ou par sa playe,
sa barbe & ses cheveux se revêtirent des
couleurs de la jeunesse, quitterent le blanc
& prirent le noir. Son embonpoint lui re-
vint, la pâleur quitta son visage, toutes ses
rides se remplirent, tout son corps reprit
sa vigueur, & ce vieillard devenu jeune,
s'étonna de se revoir dans l'état où il étoit
il

Il y avoit quarante ans , sans avoir rien perdu de l'experience que la vieillesse lui avoit acquise.

E X P L I C A T I O N .

D'Eson rajeuni par Medee.

JE ne m'amuserai point à chercher inutilement ce que signifie la fable d'Eson rajeuni. Encore moins m'aviserai-je de faire des reflexions malicieuses sur l'exemple rare que donne un fils , en travaillant à allonger la vie de son Pere. Je me borne à examiner une question , sçavoir , si c'est un vrai bien que de retourner de la vieillesse à la jeunesse. Ce n'est pas que j'ignore de quelle maniere bien des vieillards décideroient la chose. Les uns sont des gens voluptueux , chez qui l'âge a éteint , non les feux des passions , mais la faculté de les satisfaire. Les autres comptent pour un grand mal de ne pouvoir plus attirer les yeux du public , par leur bonne grace , par leur agilité , par leur beauté. D'autres ayant mené toujours une vie oisive ou criminelle , sont devorés continuellement par l'ennui , ou par les remords , outre qu'ils se voyent méprisés & haïs d'un chacun. Un grand nombre sont arrivés à la vieillesse , sans avoir eu soin d'orner leur esprit de ces sciences qui auroient pû alors l'occuper agréablement , sans avoir fortifié leur ame par des réflexions qui pussent les aider à supporter les incommodités du grand âge ; sans avoir eu soin de corriger leurs mauvaises humeurs pendant la jeunesse : sans avoir travaillé à acquerir cette complaisance aimable , ces manieres engageantes , cette bonté de cœur qui rend un homme agréable , quelque âge qu'il

qu'il ait : sans s'être appliqués à connoître leurs défauts, & à ne s'en pardonner aucun. De tels hommes, incommodes aux autres, insupportables à eux-mêmes, poids inutile & fâcheux de la terre qui les porte, peuvent-ils ne pas regretter la jeunesse, pendant laquelle la vigueur de leur fanté, le trouble des passions, le bruit du monde & des affaires, l'enchantement des plaisirs étourdilloit leur raison, & leur épargnoit ou les désagrémens de la vieillesse, ou les reflexions qu'ils font maintenant sur ces désagrémens, dans la triste solitude à laquelle ils sont réduits ?

Mais un homme sage & vertueux n'a rien de semblable à souffrir. Il n'a plus la vigueur de la jeunesse. Mais il n'en a plus besoin pour ce qui lui reste à faire, c'est-à-dire pour donner des conseils utiles à sa famille, à ses amis, à sa patrie, pour se procurer un repos honnête & agréable, pour se disposer à la mort. Il n'a plus le feu, la beauté, la fanté de la jeunesse. Mais il n'en a plus aussi la témérité, la présomption, les foibleesses. Il n'a plus cette vivacité d'esprit & cette promptitude de mémoire, qui le rendoient également propre, soit à apprendre de bonnes choses, soit à les débiter d'une manière ingénieuse. Il a à la place un amas utile de connoissances de toutes les sortes, une foule de maximes avantageuses pour le commerce de la vie, une expérience longue & réfléchie des choses qui se passent. Il n'a plus les plaisirs impétueux & turbulens de la jeunesse. Il a à la place des plaisirs doux & tranquilles. Il ne peut plus sentir les voluptés de l'amour. Aussi ne les aime-t'il plus. Il n'est plus l'objet de la tendresse des Belles. Aussi est-il celui de l'admiration & de l'amour des personnes sages. Il est accablé de maladies, & de chagrins. Aussi a-t'il acquis la connoissance nécessaire pour les supporter. Il sent

chaque

chaque jour la mort s'approche à grands pas de lui. Aussi il la voit sans frayeur, il la regarde comme la fin de ses maux, il est prêt à la recevoir avec joye. A un tel homme, le Ciel ne lui ôte pas la vie, il lui fait présent de la mort.

Que si on ajoute à ces remarques le plaisir avec lequel il pense à la maniere dont il a passé ses jours, à la noblesse & à la fidelité avec laquelle il a joué le rolle qui lui avoit été donné, à la reconnaissance qu'il attend de ceux qu'il a obligés, à la gloire qu'il a meritée, à la recompense qu'il espere après sa mort. Si on fait ces reflexions, peut-on croire qu'il soit plongé dans une sombre mélancholie, & que la vieillesse lui paroisse un mal ? Que dis-je ? doit-on douter qu'il ne jouisse d'une volupté pure & glorieuse, qu'il ne se felicite de l'état délicieux où il se trouve, & qu'une joye douce n'inonde son cœur ? Il s'exprimeroit comme Caton l'ancien dans le traité de Cicéron sur la vieillesse. *Quod si Deus mihi largiatur, ut ex hac aetate repuerascam, & in cunis vagiam, valde recusem. Nec verò velim, quasi decurso spatio, ad carceres à calce revocari. Quid enim habet vita commodi ? Quid non potius laboris ? Sed habeat sane : habet certe tamen aut saturitatem, aut modum ; non libet enim mihi deplorare vitam. Nec me vixisse pœnitet ; quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem. . . . O præclarum diem, cum . . . ex hac turba ac colluvione discedam !*



FABLE TROISIÈME, & IV.

A R G U M E N T.

Medée à la priere de Bacchus, rajeunit les Nymphes qui l'avoient nourri, & pour vanger Jason de Pelias son oncle, elle fait enforte que ses propres filles le tuent, en pensant la rajeunir.

BACCHUS, qui avoit vû du haut du Ciel une si grande merveille, demanda à Medée la même grace pour les Nymphes qui l'avoient nourri, & Medée lui accorda ce qu'il demandoit. Mais pour continuer ses artifices, elle feignit d'être mal avec Jason, & se retira chez Pelias, dont les filles la reçurent favorablement. Elle gagna bien-tôt leur amitié par des apparences trompeuses, & en leur contant les grands services que Jason avoit reçus d'elle, & principalement ce qu'elle avoit fait en faveur d'Eson, elle leur fit esperer la même grace pour leur pere, qu'une vieilleſſe caduque menaçoit déjà de la mort. Elles la prièrent donc de leur accorder cette faveur, & lui promirent toutes ensemble, que comme ce bienfait étoit infini, la reconnaissance seroit infinie. Medée demeura quelque tems sans leur rien répondre; on eut dit qu'elle étoit en doute de ce qu'elle devoit

devoit faire, & par cette feinte gravité qui ressembloit à un refus, elle tint long-tems en suspens ces Princesses qu'elle alloit tromper. Enfin, elle leur promit la satisfaction qu'elles demandoient, & afin qu'on eut plus de confiance en ses promesses: » Faites amener, dit-elle, le plus vieux béliet » de vos troupeaux, & je le ferai devenir » agneau par la vertu de mes herbes. On lui amena à l'instant un béliet, & l'ayant pris par les cornes, elle lui coupa la gorge dont il n'étoit sorti que fort peu de sang, parce qu'il étoit trop maigre & trop vieux pour en avoir davantage. Après l'avoir tué, elle le mit dans un grand vaisseau, avec le suc & l'essence de quelques herbes qui eurent la force de rendre son corps plus petit, de lui ôter les cornes, & avec les cornes les années. Enfin l'on entendit béeler un agneau, qui sortit de la chaudiere, & alla chercher à têter. Les filles de Pélis furent ravies de ce prodige, & après la promesse que Médée leur avoit faite, elles la pressèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles avoient plus de confiance en la vertu de ses charmes.

Il s'étoit passé trois jours & trois nuits depuis le prodige de ce béliet, & la quatrième nuit, durant que les Astres éclairaient, Médée mit sur un feu de l'eau pure, & des herbes qui n'avoient point de vertu,

164 LES METAMORPHOSES

& ayant endormi le Roi & ses Gardes, d'un
 sommeil qui ressembloit à la mort : » De
 » quoi doutez-vous, dit-elle à ses filles, qui
 » étoient déjà entrées dans la chambre de
 » Pelias ? que craignez-vous, timides Prin-
 » cesses ? Prenez, prenez des couteaux, &
 » répandez ce vieux sang, afin que je rem-
 » plisse ses veines de ce sang qui fait la jeu-
 » nesse. La vie de votre pere est maintenant
 » entre vos mains. Si vous avez de l'amour
 » pour lui, & que vous vouliez que vos es-
 » pérances ne soient pas vaines, rendez-lui
 » ce bon office, armez-vous contre sa vieil-
 » lesse, chassez-la de son corps avec le fer,
 » & faites-y place à la jeunesse. Elle anima
 donc ces Princesses par de semblables dis-
 cours, & en cette occasion celle qui avoit
 pour son pere plus de tendresse & plus d'a-
 mour, fut coupable la premiere du meurtre
 & du sang de son pere, & de peur d'être
 criminelle, elle se rendit criminelle. Néan-
 moins elles n'osèrent regarder les coups
 qu'elles donnoient elles-mêmes, & n'eurent
 pas la hardiesse de porter la vûe où elles
 avoient le courage de porter la main. Ce
 miserable Prince s'éveille presque noyé
 dans son sang : Il tâche de fortir du lit,
 mais il n'avoit déjà plus de force, & ne put
 faire autre chose que de tendre les mains à
 ses filles, parmi les couteaux qui l'affassinoient.
 » Que faites-vous, dit-il, mes filles,
 les,

les, quelle fureur vous anime contre la vie de votre pere? A ces paroles qui les toucherent, elles perdirent le courage, les couteaux leur tomberent des mains, & comme il vouloit parler davantage, Medée lui coupa la voix avec la gorge, & le jeta dans de l'eau bouillante.

E X P L I C A T I O N .

Des Nourrices de Bacchus.

BAcchus plein de reconnoissance du service qu'il avoit reçu de ses Nourrices, crut ne pouvoir mieux la témoigner qu'en leur rendant leur jeunesse. Il y a apparence que le Dieu appercevoit en elles un grand amour, ou pour la vie, ou pour les plaisirs. Sans cela il leur eût fait un mauvais présent. En effet considérons en premier lieu la jeunesse en elle-même, pour voir si elle est un bien, qui merite les regrets de ceux qui l'ont perdu. Il est vrai que cet âge est le printemps de la vie. Un sang pur & vigoureux coule alors dans nos veines. Un corps sain, robuste, agile, beau, nous rend propres à mille choses. Des passions agréables échauffent notre cœur, & le mettent dans une agitation délicieuse. Notre mémoire prompte & docile se charge en un moment, & retient toujours ce que nous lui confions. Une imagination vive, & brillante, nous présente sans cesse des images charmantes, & semble ne s'occuper qu'à divertir notre ame. Elle de son côté agit avec une promptitude & une facilité qu'on chercheroit inutilement dans un autre âge. Sur tout, la jeunesse est le règne des amours. C'est

C'est seulement alors , & qu'on sent bien le plaisir d'aimer , & qu'on peut le faire sentir à d'autres. Que dis-je ? La plupart des femmes ne vivent qu'alors , ou pour m'exprimer autrement , ne goûtent qu'à cet âge le plaisir de vivre. Leur beauté est-elle flétrie par les années , elles tombent dans l'oubli , parce qu'elles n'avoient rien qui les fit aimer que cette fleur passagere. Ainsi il ne leur reste plus , pour ainsi dire , que la lie de la vie. En un mot , elles sentiroient à peine qu'elles vivent , si elles n'étoient pas remuées encore par les tristes passions de la jalousie , du regret , de la haine , du chagrin. C'est le fruit de l'éducation qu'on donne à la plupart d'entre elles ; éducation qui se borne à former leur extérieur seul ; qui ne leur apprend qu'à le rendre aimable ; qui les tourne uniquement à la galanterie , & qui néglige leur esprit , quoiqu'il ait tant de dispositions excellentes , & qu'il soit de la dernière importance pour le bonheur de la vie de les cultiver avec soin.

Mais d'un autre côté ; combien la jeunesse n'a-t-elle pas de mauvais endroits ? C'est l'âge où la volupté a plus de pouvoir , où par conséquent on a plus besoin de la raison , où cependant nous avons moins de lumières , d'expérience , & de force. Les folles espérances , la confiance présumptueuse , la fierté inflexible , l'inexpérience indocile , la témérité dangereuse , nous précipitent tour à tour dans mille abymes. Est-ce là de quoi faire regarder la jeunesse comme un bien , quand on a un peu d'esprit philosophe ? Un homme sage ne dira-t'il pas au contraire , comme Cardan ? *Nos , per Deum , fortunam nostram exiguam , atque in etate senili , cum diuissimo juuene , sed imperito , non commutavimus.* Ne s'applaudira-t'il pas d'avoir enfin passé cette saison , pendant laquelle il y a eu tant de dérèglement dans sa conduite ;

duite, de foiblesse dans sa raison, & d'agitation dans son cœur? Ne souhaitera-t'il pas même que le souvenir de ses premières années soit enseveli dans l'oubli, & ne les regardera-t'il pas comme des taches qui deshonnorent le reste de ses jours?

Mais peut-être la jeunesse est aimable par un autre endroit, je veux dire, par la distance qu'elle met entre nous & la mort. J'avoue que c'est là un beau côté pour les gens, qui aiment excessivement la vie, ou qui craignent trop la mort. Mais ces gens sont-ils sages? Outre qu'il n'est point d'âge à couvert de la mort, qu'à donc la vie qui doit nous charmer, jusqu'au point de ne pouvoir nous résoudre à la perdre. C'est un combat perpétuel, ou contre nos passions, ou contre notre raison, ou contre la malice des autres hommes. Il n'est presque personne qui ne puisse dire après Jacob, *mes jours ont été courts & fâcheux*. Peut-on souhaiter qu'une telle carrière s'allonge? N'y a-t'il pas au contraire de quoi se féliciter, quand on s'aperçoit qu'on touche presque au but? Caton se compare, dans le traité de Cicéron sur la vieillesse, à un cheval généreux, qui goûte dans sa vieillesse un repos tranquille & glorieux. Le même dans un autre endroit dit que, plus il approche de la mort, plus il sent de joye; qu'il ressemble à ceux qui sont près du port: qu'il lui semble voir la terre. Ce devroient être là les sentimens des hommes, & ce sont ceux en effet des Philosophes. Mais que le nombre de ces derniers est petit! Qu'il en est peu qui ayent assez bien connu la vie, pour croire, comme Platon, qu'elle étoit un supplice, par lequel Dieu faisoit expier à nos âmes les fautes qu'elles avoient commises! Ce n'est pas qu'elle n'ait & ses plaisirs, & ses avantages, ce qui, pour le dire en passant, est une des preuves par lesquelles on pourroit réfuter

168 LES METAMORPHOSES

la pensée du Philosophe Grec. Mais des plaisirs empoisonnés & corrompus par mille amertumes, méritent-ils qu'on ait tant d'attachement pour eux ? Ne devoient-ils pas nous mettre au moins dans la situation desprit de cet ancien, qui, traitant la vie d'indifférente, fut interrogé par quelqu'un, *pourquoi donc il n'y renonçoit pas ? Par la raison même*, dit-il, *qu'elle est indifférente.*

FABLES CINQUIÈME, VI.
VII. VIII. IX. X. XI. XII.
XIII. XIV. XV. XVI. XVII.
XVIII. & XIX.

A R G U M E N T.

Toutes ces Fables ne contiennent que le voyage de Medée ; car après cette cruauté, elle prit la fuite ; & se retira à Corynthe.

SI Medée ne se fût promptement jettée dans son chariot volant qui l'emporta, elle n'eût pas évité la peine & la punition de ce crime. Elle fut donc enlevée en l'air, & passa par-dessus le Mont Pelion, par-dessus le logis de Chiron, par-dessus le Mont Othrys, & ces lieux célèbres & connus par l'aventure du vieux Cerambe, qui fut emporté sur des ailes, par l'assistance des Nymphes, lorsque toute la terre fut couverte d'eaux. Elle laissa à gauche Pitane ville d'Étolie, & ce rocher qui avoit



Ant.

Landesbibliothek
Karlsruhe

av
po
pi
po
fo
vo
re
de
co
mi
qu
va
re
RI
pa
tre
qu
ch
E
C
ro
de
ob
qu
ta
m
qu
il
ja
L
av

avoit été autrefois Dragon, & qui en portoit encore l'image. Elle vit sous ses pieds en passant la forêt d'Ida, où Bacchus, pour couvrir le larcin de son * fils, cacha * Jones, sous la forme d'un Cerf le veau qu'il avoit volé. Elle passa aussi sur les terres où le pere de Coryte avoit été inhumé sous un peu de sable, & traversa les plaines, où Mera, converti en chien, avoit abboyé la premiere fois. Elle vit la ville d'Erypile, où quelques femmes avoient été converties en vaches, lorsque les troupeaux d'Hercule se retiroient. Elle passa par-dessus l'Isle de Rhodes qui est consacrée à Apollon, & par-dessus les Telchines, qui infectoient autrefois toutes choses de leur seule vûë, & que la haine de Jupiter métamorphosa en rochers, qui sont couverts des eaux de la mer. Elle passa aussi par-dessus la vieille ville de Cée, où Alcidamas devoit quelque jours s'étonner de voir naître une colombe du corps de sa fille. Elle vit ensuite le Lac d'Hyrie, où l'on entend chanter un Cygne qui naquit inopinément, après que Phillie eut fait tant de choses extraordinaires par le commandement du fils d'Hyrie qu'il aimoit plus que lui-même. En effet pour le contenter, il avoit apprivoisé des oiseaux qu'on n'avoit jamais apprivoisés, il avoit dompté des Lions, & avoit vaincu un Taureau qu'il lui avoit commandé de vaincre. Mais enfin vo-

Tome II.

P. yant

yant que le fils d'Hyrie se mocquoit de lui, il lui refusa en colere le Taureau qu'il lui demandoit ; & alors le fils d'Hyrie indigné de ce refus ; Tu souhaiteras de me l'avoir donné, lui dit-il, & en même tems il se précipita d'un rocher. Chacun s'imagina qu'il étoit tombé ; mais il demeura en l'air, foûtenu sur des aïles blanches, & fut converti en Cygne. Cependant Hyrie, qui s'imagina que son fils étoit mort, se fondit entièrement en larmes, & de l'abondance des pleurs de cette mere affligée, il se fit un lac qui porte son nom. On le voit assez près de la ville de Pleuros, où Combe fils d'Opfis ayant été métamorphosé en oiseau, évita par cette aventure la furie de ses enfans qui vouloient l'assassiner. Medée vit aussi les plaines de l'Isle de Calaurée qui appartenoit à Latone, & dont le Roi & la Reine furent aussi changés en oiseaux. Elle laissa à la droite le Mont Cyllene, où à la maniere des bêtes, le détestable Menephron devoit coucher un jour avec sa mere. Elle aperçut de loin Cephise qui pleuroit l'aventure de son petit-fils, qu'Apollon avoit changé en monstre marin, & vit le Palais d'Eumelle, alors en deuil de sa fille qui avoit été changée en oiseau.



EXPLICA-

E X P L I C A T I O N.

De Medée & des Aventures de son voyage.

C Erambe, les femmes de l'Isle de Cos, la fille d'Alcidas, Phyllie, Hyrie, Combe & Menephron, sont autant de personnages inconnus également dans la Fable & dans l'Histoire. Il n'en est pas de même des habitans de Jalyfus Ville de l'Isle de Rhodes. On dit que c'étoit des hommes méchans, que leur noire malice fit appeller Telchines, nom que les Grecs donnoient aux mauvais Génies qui attirent les hommes pour les perdre, & on raconte qu'ils pouvoient faire tomber la pluye, la grêle & le tonnerre sur les champs de leurs ennemis. Mais enfin ils furent punis de tant d'actions criminelles, car leur patrie fut submergée par la mer, ce qui a donné lieu de seimder qu'ils avoient été convertis en Ecueils.

On sçait encore mieux l'histoire de Medée, de ses crimes, de ses voyages, & de ses mariages; sujets éternels des Poëmes Epiques & des Tragédies des Anciens. C'est pourquoi je me bornerai à recueillir les circonstances de sa vie dont communément on est moins instruit.

Denys Milefien écrit que le Soleil étant en Scythie eut de Persa, fille de l'Océan, deux fils, Aëtes qui régna dans la Colchide, & Persée qui gouverna la Cherfonnesé Taurique. Celui-ci fut pere d'Hécate qui s'appliqua à la recherche des simples, & qui n'employa ses connoissances qu'à composer des poisons, dont elle eut la cruauté de faire un essai sur celui de qui elle avoit reçu la vie. Ses crimes ne se bornerent pas là, si on en croit Diodore & les Interprètes d'Apollonius

Rhodien. Elle passa à Colchos, où elle ne rougit point d'épouser Aeetes, son oncle. Circe & Medée furent les fruits de ce mariage incestueux, selon quelques-uns. Mais communément on fait Circe sœur d'Aeetes, & Hypsée mere de Medée. Ainsi je m'en tiens à cette dernière opinion. Medée fut à peine en âge de paroître dans le monde, qu'elle charma tout, ou par la magie qu'elle avoit apprise d'Hecate, ou par sa beauté. Néanmoins elle n'avoit encore aimé rien, lorsque les Argonautes arriverent, & qu'elle vit Jason. On sçait que ce Prince venoit chercher la Toison d'or que Phryxus avoit consacré dans le Temple de Mars, & de la conservation de laquelle dépendoit la fortune d'Aeetes, ainsi que le rapporte Hyginus. Ainsi il n'est pas étonnant que le Roi de Colchos eut environné cette précieuse peau d'une infinité de surveillans, & qu'il eut imposé à Jason, comme on vient de le lire, la nécessité de dompter des Taureaux furieux, & de combattre les Guerriers qui natioient des dents du serpent de Cadmus, lesquelles avoient été apportées par Phryxus dans la Colchide. Mais ces précautions furent inutiles. Junon-cherissoit tendrement Jason, soit à cause de sa beauté & des services galants qu'il lui avoit rendus, soit parce que s'étant déguisée un jour en vieille, & priant les passans de la porter de l'autre côté d'une certaine Riviere, lui seul avoit eu l'humanité de le faire. Elle va donc trouver Venus, & la conjure d'inspirer à Medée un amour violent pour Jason. Elle fut exaucée. Je ne redrai point ce que la Princesse fit pour ce Héros dont elle fut éprise, ni comment elle prit la fuite avec lui. Je ne parlerai point de la barbarie qu'elle eut de déchirer Absyrte son frere, & d'en semer les membres sur sa route, pour arrêter Aeetes qui la poursuivoit. Je passe de même ce qu'elle fit

en faveur d'Esion , pere de Jason , & la maniere dont elle fit périr Pelias. Comme Ovide a décrit ces choses , je suis dispensé d'en faire mention. Jason , las enfin de Medée , la répudia , quoiqu'elle lui eut donné deux enfans , Macarée & Phères , & épousa Creüse , fille de Créon Roi de Corinthe. Il est aisé de comprendre le désespoir & la fureur de Medée. Elle eut pourtant la force de dissimuler ses sentimens , & feignant qu'elle approuvoit ce mariage , elle fit présent à la jeune Princesse d'un coffre plein de bijoux précieux & d'un feu artificiel , qui consuma Creüse & le Palais même. Non contente de s'être vangée ainsi de son infidèle époux , elle massacra devant ses yeux les deux Princes qu'il avoit eu d'elle , après quoi , s'envolant dans un char traîné par des Dragons ailés , elle alla chercher un azile chez Egée , Roi d'Athenes , qu'elle épousa dans la suite , & dont elle eut Medus. Quelques-uns disent qu'elle se reconcilia quelque tems après avec Jason , & que tous deux ensemble rétablirent Aeetes dépouillé de son Royaume. D'autres au contraire veulent que Jason se fut tué de désespoir , après la mort de ses enfans. Diodore de Sicile assure qu'elle se transporta dans cette Province de l'Asie , qu'on a appelé Medie du nom de Medus.



FABLES VINGTIE' ME, XXI.
XII. XXIII. & XXIV.

A R G U M E N T.

Lorsque Medée fut arrivée à Corinthe, & qu'elle eut appris que Jason avoit épousé la fille de Créon: elle s'en vengea par des cruautés sans exemple; & puis elle se retira chez Egée qui la prit en mariage. On fait des réjouissances publiques à l'arrivée de Thésée, que Medée voulut pourtant empoisonner, & l'on chante dans cette Fête les grandes actions de Thésée, & principalement la victoire qu'il avoit obtenue sur Scyron ce fameux Pyrate qui fut converti en un rocher qui porte son nom. L'on conte aussi par occasion le changement d'Arné en Chucas.

ENFIN après avoir long - tems couru par les grandes plaines de l'air, Medée descendit dans Corinthe, où l'on dit qu'au commencement du monde, il nâquit des hommes de ces potirons qu'engendrent la pluye & l'humidité de la terre. Mais lorsqu'elle eût appris que Jason avoit épousé Creüse fille de Créon, cette infidélité d'un Prince à qui elle avoit sauvé la vie, la rendant furieuse, elle mit le feu dans le Palais de Créon, & le brûla avec Creüse. Et pour rendre sa vengeance & plus horrible & plus fameuse, elle oublia qu'elle étoit mere, elle tua les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason,

Jafon, & après s'être vengée, elle remonta sur son chariot, & se fauva par la fuite, de la colere de Jafon. Delà, fes Dragons l'emporterent dans Athènes, où elle vit le juſte Phinée, le vieillard Peripſe, & la petite fille de Polypſemon, depuis peu revêtus de plumes, & volans comme des oiſeaux. Egée Roi d'Athènes la reçut dans ſon Palais, & ne ſe contenta pas de lui faire un bon accueil, mais il la prit auſſi pour femme. Cependant Theſée ſon fils, que pourtant il ne connoiſſoit pas pour ſon fils, le vint trouver après avoir purgé l'Iſthme de Pirates, & rétabli ſur la mer, & la paix & la ſureté. Mais Medée fit deſſein de s'en défaire, & pour exécuter cette cruelle entrepriſe, elle compoſa un breuvage de l'Acônit qu'elle avoit apporté de Scythie, où l'on dit que cette herbe nâquit de l'écume du chien des enfers. Il y a dans ce pays une profonde caverne où l'on deſcend par un chemin aſſez difficile, & ce fut par cet endroit qu'Hercule amena Cerbere enchaîné, bien qu'il réſiſta de toutes ſes forces contre la lumière du Soleil qu'on lui faiſoit voir malgré lui. Ce chien n'eut pas ſi-tôt vû le jour qu'il remplit l'air de ſes hurlemens, & la terre de ſon écume, qui rendit cette contrée fertile en poiſons, & en toutes ces fortes d'herbes qui n'ont point d'autre vertu que de nuire: & parce qu'elles naiſſent par-

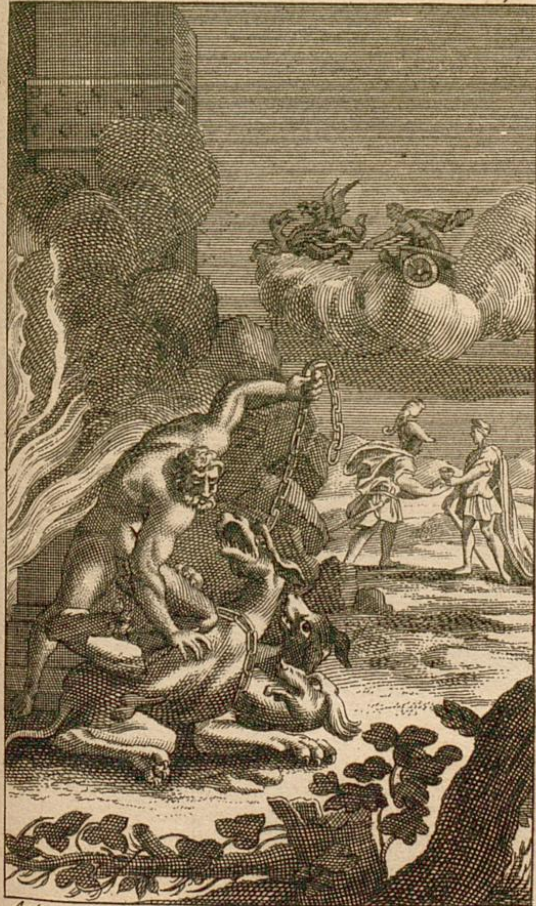
* On le
fait venir
de Cos
qui signi-
fie une
pierre
fort du-
re.

mi les rochers, on les appelle * Acomi.
Elle en composa donc un breuvage, &
fit en sorte par ses artifices, que le pere
le présenta à son fils, comme si c'eût été
son ennemi. Ainsi Thesée avoit déjà la
coupe en main, lorsque son pere le recon-
nut à son épée, dont la garde étoit gravée
de ses armes, & en même tems il lui ôta
la mort & le poison de la bouche. Cepen-
dant Medée qui voyoit bien que le mal
tomberoit sur elle seule, évita la mort par
la fuite, & s'étant enlevée sur les nuës par
la force de ses charmes, elle se déroba de
la vûë d'Égée.

Bien que ce Prince s'estimât le plus heu-
reux pere du monde, d'avoir recouvré son
fils, il demeura pourtant étonné de cette
fatale aventure, qui l'avoit presque rendu
le meurtrier de son fils. Aussi en rendit-
il aux Dieux des actions de grâces, par des
sacrifices & des offrandes. On ne vit ja-
mais dans Athenes une journée plus éclatante;
il fit des festins publics pour les
Grands & pour le Peuple; & comme le
vin donne quelquefois de l'esprit, chacun
parut ingénieux à chanter les louanges de
Thesée. » C'est toi, disoit-on, généreux
» Thesée, dont les plaines de Marathon
» ont admiré la victoire que tu remportas
» glorieusement sur un Taureau furieux.
» C'est par toi que les habitans de Corinthe
» labourent.

To

Ant



Ant.

mit.
, &
ere
été
la
on-
vée
ôta
en-
nal
par
par
de

eu-
fon
tte
du
t-
des
ja-
la-
les
le
un
de
eux
on
tas
ux.
che
ent.

Landesbibliothek
Karlsruhe

»lab
»res
»da
»fle
»ma
»te
»fo
»ve
»to
»de
»ce
»do
»be
»qu
»qu
»ce
»fe
»re
»M
»v
»to
»ni
»la
»e
»e
»d
»n
»v
»to
»jo
»d

» labourent aujourd'hui en liberté les ter-
 » res de Cromion. C'est par toi qu'Épi-
 » daure a vû mourir Peripsetas, & que le
 » fleuve Cephise a été délivré des inhu-
 » manités de Procuſtes. La ville d'Eleuſis
 » te conſidere, ô grand Theſée, comme
 » ſon Libérateur, pour l'avoir miſe à cou-
 » vert des brigandages de Cercyon que
 » ton courage a fait périr. Tu as triomphé
 » de Scinis, ce Tyran fameux par des for-
 » ces qu'il n'employoit qu'à faire mal, &
 » dont le bras étoit ſi fort, qu'il faiſoit cour-
 » ber de grands Pins, & les attiroit juſ-
 » qu'à terre pour y attacher des hommes,
 » que ces mêmes arbres mettoient en pie-
 » ces par le grand effort qu'ils faiſoient en
 » ſe relevant. C'eſt par la victoire que tu as
 » remportée ſur Scyron, que le chemin de
 » Megare n'a plus de dangers pour les
 » voyages; la Terre & l'Eau qui le déſe-
 » tent, n'ont point voulu recevoir ſes os,
 » ni leur donner après ſa mort, le repos de
 » la ſépulture. Mais ayant été jettés tantôt
 » en un lieu, tantôt en un autre, ils ſe font
 » endurcis en pierre, & ſe font attachés à
 » des rochers qui ont retenu ſon nom. Si
 » nous voulions compter tes jours & tes
 » victoires, nous trouverions que tes vic-
 » toires ſont en plus grand nombre que tes
 » jours. Auſſi eſt-ce pour toi, le plus fort
 » des hommes, que nous ferons toujours
 » des

des vœux, & c'est à ta fanté que nous
 buvons. Ainsi tout le Palais retentif-
 foit de chants d'allegresse, & des vœux
 que l'on faisoit pour Thésée; il n'y avoit
 point de lieu dans toute la ville, où il y
 eût la moindre apparence de douleur & de
 tristesse.

Mais comme on ne goûte jamais de con-
 tentemens purs, & que toujours quelque
 douleur succede aux plus grands plaisirs,
 Egée ne jouït pas long-tems du bonheur
 de revoir son fils. En effet, Minos son en-
 nemi se préparoit à la guerre. Outre qu'il
 étoit puissant en vaisseaux, aussi-bien qu'en
 hommes, il étoit encore animé par la mort
 d'Androgée son fils, & croyoit qu'il étoit
 juste d'en aller prendre la vengeance. Mais
 avant que de commencer cette guerre, il
 s'assura du secours de tous les Princes ses
 amis. Il alla lui-même par mer par tous les
 endroits où il y avoit des alliés; il gagna
 Anaphe par des promesses, & l'Isle d'Ac-
 typale par la force. Il attira à son parti
 Cimole, Cythme, Scire, & Seriphe. Il
 tira aussi du secours de Pare, cette Isle qui
 produit du marbre. Il en fit venir de Si-
 thone, que l'avare Arné trahit pour de
 l'argent, bien que ce fût sa patrie; mais pour
 sa punition, elle fut changée en un oiseau
 appelé Chucas; qui a les pieds noirs, &
 la plume noire, & qui aime encore l'argent.

EXPLICA-

E X P L I C A T I O N.

Des Actions de Thesée.

Thesée fils d'Egée fils de Pandion, & d'Ethra fille de Pittheus, fut regardé long-tems comme fils de Neptune, & crut lui-même cette fable, jusqu'à ce que devenu grand, sa mere lui commanda de tirer de dessous une grosse pierre une épée qu'Egée y avoit cachée pour lui. Il réussit. Alors la Princesse, obéissant aux ordres que son époux lui avoit laissés en partant de Trézene, découvrit au jeune Héros le mystere de sa naissance. Sur le champ il se mit en devoir de partir pour Athènes, & de délivrer son pere qui en étoit Roi, de l'ambition inquiète des Pallantides (a). Cependant comme il avoit résolu de marcher sur les traces d'Hercule son parent, (b) son voyage fut fameux par mille exploits, qu'il fit contre les Brigands qui désoloient l'Attique. Scyron qui se retiroit dans des Rochers escarpés, d'où il précipitoit les passans dans la mer, tomba le premier entre les mains de ce dompteur de monstres, & son cadavre exposé sur les mêmes Rochers (c) où il avoit commis tant de meurtres, fit dire à ceux qui l'y virent, qu'il avoit été changé en Rocher. Un certain Sinnis avoit coûtume d'attacher les voyageurs entre deux arbres qu'il approchoit l'un de l'autre à force de bras, & qu'il laissoit échapper ensuite, tellement que les malheureux étoient misérable-

(a) Pandion II. Pere d'Egée eut trois autres fils, Lycus, Nisus & Pallas, à chacun desquels il laissa une partie de son Royaume. Les Pallantides étoient fils de ce dernier.

(b) Hercule & Thesée étoient fils de deux cousines germanes, Alcmene & Ethra

(c) Ces Rochers furent depuis appellés Scyroniens.

ment

ment déchirés en piéces. Thésée le traita de la même maniere. Il fit aussi mourir Procruste qui faisoit coucher les passans dans son lit, & qui les étendoit avec des cordes, s'ils n'étoient pas de la longueur du lit, au lieu qu'il leur coupoit les bras & les jambes, s'ils l'excédoient. Il fit périr encore un certain Cérçyon, qui avoit condamné sa fille à la mort pour s'être laissée séduire, & je ne sçais quelle Laye monstrueuse qui ravageoit le territoire d'Athenes. Enfin il arriva dans cette Ville. Tout y étoit alors dans une étrange confusion, parce qu'Egée se laissoit gouverner par Médée, qui lui promettoit qu'elle lui procureroit des Enfans par ses remedes. Cette cruelle femme résolut d'empoisonner le jeune Etranger, (a) & déjà Egée tenoit la coupe fatale, lorsqu'il apperçut son épée au côté de Thésée, ce qui le lui fit reconnoître pour son fils. Médée s'enfuit à l'instant, & Thésée défit peu de tems après les Pallantides; victoire qui affermit le pouvoir chancelant de son pere.

Ayant entendu parler alors de la beauté d'Helene, qui n'avoit que dix ans, il l'enleva par le moyen de son cher Pyrithous, le fidelle compagnon de ses voyages, & la conduisit à Aphidnes chez

(a) L'Auteur de l'explication historique des fables, doute de ce fait, & voici ses raisons. Ou Thésée avoit été à la conquête de la Toison, avant que d'aller à Athenes, comme le prétendent plusieurs auteurs, & en ce cas il devoit être bien connu de Médée. Ou la conquête des Argonautes n'étoit pas arrivée encore, & cela supposé, Médée ne pouvoit être à Athenes, quand Thésée y arriva, puis qu'elle n'y vint qu'au retour de ces Argonautes. Ainsi la chose ne peut être telle que Plutarque la raconte. Mais il me semble qu'il n'y a point d'embarras là-dedans. Il suffit de dire que Thésée avoit été à Colchos avant son voyage d'Athenes, qu'ainsi Médée le connoissoit parfaitement, & que c'est même par cette raison qu'elle voulut le faire périr, parce qu'il lui auroit fait perdre son crédit sur l'esprit d'Egée.

chez Ethra sa mere, après quoi il alla en Epire, pour ravir la femme du Roi Aidonée, que son ami aimoit éperdûment. Mais cette entreprise n'eut pas un heureux succès. Pyrithous y fut tué, lui-même demeura prisonnier, jusqu'à ce qu'il fut délivré par Hercule, & les freres d'Helene, profitans de cette captivité, prirent Aphidnes, & emmenerent leur sœur avec Ethra (a).

Il eut plus de bonheur dans l'Isle de Crete. On scait qu'il eut la gloire de délivrer sa patrie d'un tribut infâme, outre qu'il y gagna une belle maîtresse. Mais à son retour, il perdit son pere, & eut la douleur encore de sentir que ç'étoit par sa faute. En effet Egée lui avoit recommandé de mettre à son Vaisseau des banderolles blanches, pour marque qu'il revenoit vainqueur. Il oublia cette précaution, & le vieux Roi qui en conclut que son fils étoit mort, mourut de tristesse, avant que le Navire fut abordé.

Dès que Thesée fut sur le Trône, il prit les moyens d'exécuter un dessein magnifique, c'étoit d'établir le gouvernement Populaire dans l'Attique. Les Peuples en étoient alors dispersés dans plusieurs Bourgs, dont chacun avoit sa Jurisdiction particuliere, de sorte qu'on n'appelloit au Roi d'Athenes, que dans les affaires de la dernière importance. Il fit abattre les Palais & les Sales du Conseil de chacune de ces bourgades, en

(a) Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent est appuyé également par l'histoire & par la fable. Ce n'est que sur l'enlèvement de l'Eponse d'Aidonée que cette dernière varie. Elle nomme Pluton celui que nous avons nommé Aidonée, substitue les Enfers à l'Epire, & raconte que Pyrithous fut déchiré par Cerbere, & Thesée attaché à un gros caillou, où il demeura assis tant de tens que sa peau s'y colla. Elle ajoute que quand il se leva, cette peau y demeura, & l'histoire rapporte que de là vint qu'on appelloit les Atheniens Fesses maigres.

en rassembla les habitans dans Athenes qu'il agrandit : les unit tous par un sacrifice nommé *Panathénées*, qu'il substitua aux *Athenées*, que chaque peuple célébroit en particulier ; & déposa ensuite l'autorité souveraine, ne se réservant que l'intendance de la guerre, & le maintien des loix. La nouveauté, la douceur & la justice de ce gouvernement attirerent à Athenes une foule d'Étrangers, & il étoit à craindre que des gens rassemblés ainsi de toute part, n'y apportassent du désordre. C'est pourquoi il en fit trois corps, celui des Nobles, celui des Artisans & celui des Laboureurs. Peu content que la paix regnât dans la Ville, si elle ne s'étendoit jusqu'aux peuples voisins, il imagina pour cet effet deux choses. En premier lieu, de concert avec les Ioniens & les Peloponnesiens, il fit élever une colonne dans l'Isthme avec cette Inscription. *Ce qui est à l'Orient, c'est l'Ionie, & à l'Occident, c'est le Peloponnesse*. Après quoi, jugeant qu'il falloit encore unir ces nations par les nœuds de la Religion, il renouvella en l'honneur de Neptune les jeux Isthmiques, institués il y avoit cent cinquante ans par Sisyphé en l'honneur de Melicertes.

Cependant ce Prince, qui avoit tant fait pour le repos public, ne put en jouir lui-même. Il revenoit de Thebes, où il avoit obligé Créon à faire ensevelir ceux qui avoient été tués dans la guerre des Freres ennemis. A son retour, il fut chassé du Trône par la faction de Mnesthée, réduit à mener une vie privée, & enfin tué par Lycomedé Roy de Scyros, chez qui il avoit cherché un azile. Il n'y avoit point eu d'expéditions considérables de son tems, où il ne se fût trouvé. Compagnon des Argonautes dans la conquête de la Toison d'or, d'Hercule dans la guerre des Centaures, de Meléagre dans la chasse du Sanglier de

Calydon,

Calydon, il avoit donné lieu au proverbe célèbre des Grecs, rien sans *Thesée*. Il mourut douze cens onze ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit eutrois femmes, Antiope Reine des Amazones, mere d'Hippolite : Ariadne dont il eut Oenopion & Staphilus ; & Phedre, mere de Démophoon qui succéda à l'Usurpateur Minesthée, après la guerre de Troye.

FABLE VINGT-CINQUIE'ME.

A R G U M E N T.

Eaque fils de Jupiter & d'Egine, conte à Cephalé comment son pays ayant été dépeuplé par la peste, des Fourmis furent transformées en hommes qu'on appella Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les appellent Myrmeces.

LES Peuples d'Oliare, de Didyme ; de Tenes, d'Andre, de Gyare, & de Peparethe abondante en Oliviers, ne voulurent point secourir Minos, ni embrasser son parti. C'est pourquoi il les laissa à la gauche, & prit son chemin vers l'Enopie, où régnoit alors Eaque, qu'il appella Egine du nom de sa mere ; car autrefois ce pays étoit appelé Enopie. On s'assembla en foule à son arrivée, & chacun voulut voir ce Prince, dont la réputation étoit si grande. Les trois fils d'Eaque, Telamon, Pelée, & Phoque, allerent au-devant de lui. Le Roi

Roi même, tout vieux qu'il étoit, s'avança, autant que sa dignité le pouvoit permettre, & après l'avoir reçu, il lui demanda le sujet de son voyage. Cette demande, qui renouvela la douleur de Minos, le fit soupirer, & enfin ce Prince à qui cent peuples obéissoient, fit cette réponse à Eaque. J'ai pris les armes, lui dit-il, pour venger la mort de mon fils, & je viens vous supplier de les appuyer de votre secours. Prenez part à ma douleur, & à une guerre si légitime, je vous demande la consolation d'une mort si déplorable, c'est s'armer pour la justice, que de s'armer pour ma vengeance. » Vous me demandez l'impossible, répondit Eaque, vous me demandez des choses que mon peuple ne sçauroit faire, à cause de la vieille alliance que nous avons eüe de toustems avec les Atheniens ». Cette réponse ne contenta pas Minos, qui s'en retourna triste & offensé de ce refus. Aussi en s'en allant ne pût-il s'empêcher de dire que cette alliance coûteroit bien cher à Eaque, croyant qu'il lui étoit plus avantageux de faire la guerre, que de faire des menaces, & consumer ses forces, en cherchant de nouvelles forces.

A peine Minos étoit-il parti d'Enopie, qu'on vit paroître de loin un vaisseau d'Athenes, qui entra bien-tôt après dans le port. Cephale étoit dans ce vaisseau : les Atheniens

avan-
per-
man-
nde,
le fit
peu-
aque.
enger
sup-
Pre-
rre si
ation
pour
gean-
e, ré-
s cho-
à cau-
s eue
Certe
i s'en
Auffi
e dire
her à
anta-
e des
cher-

opie,
d'A-
ns le
: les
eniens

Landesbibliothek
Karlsruhe.



Art.

Atheniens l'avoient envoyé à Eaque lui demander du secours pour se défendre contre Minos. Les fils d'Eaque se promenoient par hazard sur le rivage de la mer, lorsque Cephale y vint prendre terre : Et bien qu'il y eût long-tems qu'ils ne l'eussent vû, toutefois ils le reconnurent ; & après l'avoir embrassé, & avoir fait de part & d'autre ce que la civilité demande, ils le conduisirent au Palais d'Eaque. Ainsi Cephale qui avoit encore des marques de la beauté de sa jeunesse, entra dans le Palais de ce Prince, ayant en main une branche d'Olivier, au milieu des deux enfans de * Pallas, Clyton & Bute qui parlerent les premiers, lorsqu'ils eurent été introduits devant le Roy. Ensuite Cephale exposa ses ordres, demanda du secours avec une belle éloquence, représenta l'alliance que leurs ancêtres avoient toujours entretenue, & ajouta enfin pour le toucher davantage, que Minos n'en vouloit pas seulement au peuple d'Athenes, mais qu'il vouloit usurper la domination de toute l'Achaïe. Ainsi ayant appuyé la justice de sa cause par la force de son éloquence, Eaque lui répondit en cette manière.

» Athenes ne doit pas demander du secours,
 » elle en peut lever librement par tout. où
 » elle en trouvera dans mes Etats. Ne
 » doutez point que mes forces ne soient

* Pallas
 étoit le
 troisième
 fils de
 Pandion.

» à vous, & qu'elles ne marchent pour
 » votre défense ; je suis assez fort pour
 » vous & pour moi, & quand j'aurai don-
 » né du secours à mes alliés, il m'en reste-
 » ra encore assez pour me défendre de mes
 » ennemis. Graces au Ciel, vous m'en
 » demandez en un tems où je ne puis
 » m'excuser de vous en donner libérale-
 » ment ». Ainsi, lui répondit Cephale,
 que votre grandeur croisse toujours, &
 que votre État s'augmente & en richesses,
 & en peuples. Certes j'ai reçu une
 grande joye quand j'ai vû venir au-devant
 de moi une jeunesse si florissante, & pres-
 que toute d'un même âge ; mais je me suis
 étonné de ne voir point la plupart de ceux
 que j'avois connus en votre Cour, lorsque
 j'y fus autrefois reçu. Eaque, à qui ces
 paroles remirent ses malheurs en mémoire,
 ne pût s'empêcher de soupirer, & parla de
 la sorte à Cephale : Nous avons d'abord
 été malheureux ; mais une meilleure fortune
 a suivi des commencemens si déplora-
 bles. Je voudrois vous en pouvoir faire
 le tableau ; mais afin de ne vous pas en-
 nuier, je vous dirai en peu de mots & sans
 garder aucun ordre, l'histoire de mes in-
 fortunes. Ceux que vous me demandez, ne
 sont plus aujourd'hui que cendre, & j'ai
 perdu avec eux la plus grande partie de mes
 sujets. Une peste épouventable se répandit

dit

dit parmi mes peuples par la haine de Junon, qui ne pouvoit endurer que ce pays portât le nom d'une femme qui avoit été sa rivale. Tandis que cette maladie parut une maladie ordinaire, & qu'on n'en connut point la cause, on la combattit longtems avec toutes les forces de la Medecine; mais le mal étoit plus grand que toutes sortes de secours, & tous les remedes qu'on y employa, furent vains & inutiles. Premièrement tout ce pays fut rempli d'un air épais & de chaleurs étouffantes. Le vent qui vient du midi, & dont le soufflé est ordinairement mortel, souffla quatre mois entiers. La corruption de l'air passa jusques dans les fontaines, & dans les rivieres; & l'on vit parmi les champs, qui n'étoient point cultivés, un nombre prodigieux de serpens, qui infecterent les fleuves de leur venin. On reconnut premièrement la violence d'une maladie si soudaine par la mort des chiens, des oiseaux, du bétail, & même des bêtes sauvages. Le Laboureur s'étonnoit de voir tomber & mourir ses bœufs au milieu de leur travail, & sur les terres qu'ils labouroient. Les moutons qui sembloient se plaindre au lieu de béeler, ne pouvoient plus se soutenir, la laine leur tomboit du dos, & ils séchoient d'un feu secret qui les dévorait au dedans. Les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient plus

Q 2 - s'animer

s'animer par le son de la trompette, & languissoient sur la litiere. Le sanglier avoit perdu son ardeur, & ne se souvenoit plus de sa furie. Le cerf ne trouvoit plus de secours en la légereté de ses jambes, & les ours étendus sur terre, n'avoient pas la force de se jeter sur les troupeaux. Il n'y avoit par tout que de la langueur; on ne voyoit dans les bois, dans les champs, & sur les chemins, que des corps ou morts, ou mourans, & l'air étoit infecté de la puanteur qui en sortoit. C'étoit une chose étrange, ni les chiens, ni les corbeaux, ni même les loups n'en vouloient point approcher: ils pourrissoient sur la terre où ils étoient tombés en mourant; l'odeur qui en exhaloit, étoit funeste & mortelle, & donnoit au mal de nouvelles forces. Enfin cette maladie infecta premierement les villages, & ensuite elle se répandit dans les villes. D'abord on sentit un feu dans les entrailles; la rougeur que l'on voyoit sur le visage, étoit une marque de la fièvre qui consumoit le dedans, & la langue qui devenoit sèche & rude, s'enflloit d'une façon extraordinaire. On tenoit toujours la bouche ouverte pour se rafraîchir en respirant; mais l'air que l'on respiroit, achevoit d'infecter le corps. On ne pouvoit demeurer au lit, on se jettoit l'estomach contre terre pour en tirer quelque fraîcheur;

fraîc
rafr
en
aban
ce é
por
tout
mal
& p
qu'o
rir,
de f
prop
lage
rer
qu'o
tout
font
vier
l'av
du l
bles
roie
foie
de l
qu'o
les f
se la
hors
sons
s'im

fraîcheur ; mais au lieu que le corps se rafraîchit sur la terre , il brûloit la terre en la touchant. On étoit de tous côtés abandonné des Medecins , à qui leur science étoit nuisible , & que le mal avoit emportés , comme pour ôter l'esperance de toutes sortes de secours. Plus on aimoit les malades , plus on leur témoignoit de soin , & plutôt on périssoit. En même tems qu'on étoit frappé , on désespéroit de guérir , & l'on ne voyoit qu'en la mort la fin de son mal. Ainsi l'on s'abandonnoit à sa propre passion , chacun tâchoit de se soulager par les choses dont il s'imaginoit tirer quelque sorte d'allegement ; & parce qu'on ne trouvoit rien de salutaire , & que tout étoit inutile ; on se jettoit dans les fontaines , dans les puits , & dans les rivières , afin d'étancher sa soif ; mais on ne l'avoit pas éteinte , qu'on avoit déjà perdu la vie. Comme la plupart étoient faibles , ils ne s'en pouvoient retirer , & mourroient au milieu des eaux , dont ils pensoient se faire un remede. On avoit tant de haine & tant d'horreur pour le lit , qu'on en sortoit en furie : & ceux à qui les forces né permettoient pas d'en sortir , se laissoient tomber à terre , & se traînoient hors leurs maisons , parce que leurs maisons leur sembloient funestes , & qu'ils s'imaginoient qu'elles étoient cause de leur mal.

mal. On en voyoit quelques-uns qui étoient déjà demi-morts, & qui néanmoins forçant leur foiblesse, tâchoient encore de marcher, tandis qu'ils pouvoient se soutenir. On en voyoit d'autres qui pleuroient, étendus misérablement par terre, & de qui les yeux languissans donnoient un triste témoignage que la mort les alloit fermer. Vous en eussiez vû de tous côtés un nombre infini, qui levoient les mains au Ciel, & qui mouroient en la même place où le mal les avoit surpris. Que devois-je faire alors, que de détester la vie? Et que pouvois-je souhaiter que d'accompagner les miens, & d'être moi-même une partie des calamités que je voyois? De quelque côté que je jettasse les yeux, je n'appercevois que des sépultures, & le vent ne fait point tomber plus de feuilles que la terre étoit couverte de morts. Voyez-vous ici près ce Temple qui est consacré à Jupiter, & où l'on monte par tant de degrés, il n'y a personne qui n'y ait fait des sacrifices, & qui n'y en ait fait en vain. Combien de fois a-t-on vû mourir auprès des Autels, & le mari qui faisoit des vœux pour sa femme, & la femme qui en faisoit pour son mari, & le pere qui en faisoit pour ses enfans? Combien de fois a-t-on trouvé entre leurs mains une partie de l'encens, que la mort qui les surprenoit, ne leur

leur
dans
reau
font-
dis
qu'il
Lors
à Jup
fans
épou
frapp
ge,
mala
fante
entra
qui o
volo
mang
grés
mort
tels.
vroic
mieu
surpr
de to
pât f
chac
toien
laiss
féren
de re

leur permettoit pas de jeter entierement dans le feu ? Combien de fois les Tauraux qu'on amenoit pour être immolés, font-ils tombés morts inopinément, tandis que le Prêtre faisoit ses prieres, ou qu'il versoit le vin entre leurs cornes ? Lorsque je faisois moi-même un sacrifice à Jupiter pour le pays, pour mes trois enfans & pour moi, la victime jetta un cri épouvantable, & tomba morte sans être frappée. Quand on lui eut coupé la gorge, il n'en sortit que peu de sang ; & la maladie qui regnoit alors, étoit si puissante & si forte, qu'ayant corrompu ses entrailles, elle en avoit effacé les marques qui ont accoutumé de faire connoître la volonté des Dieux. J'ai vû des corps que mangeoient les vers, jusques sur les degrés des Temples, & ce qui rendoit la mort plus affreuse, j'en ai vû devant les Autels. Plusieurs se tuant eux-mêmes, se délieroient de la mort par la mort, & aimoient mieux la prévenir, que d'en être bien-tôt surpris. Enfin, il mourut tant de monde de toute sorte de condition, qu'on n'en pût faire les funerailles, selon le rang que chacun tenoit. Les portes de la ville étoient toutes remplies de corps que l'on laissoit sans sépulture, ou qu'on jettoit indifféremment dans le feu. Il n'y avoit plus de respect qui fût mettre de la différence

entre

172 LES METAMORPHOSES
entre les morts. On disutoit à qui pour-
roit les jeter dans le premier feu que l'on
trouvoit, & chacun étoit brûlé dans un
feu qui n'étoit pas allumé pour lui. Il n'y
avoit personne qui pleurât à l'entour de ces
buchers; & les ames déplorables & des en-
fans & des hommes, & des jeunes & des
vieux, demeurèrent vagabondes sur les ri-
vages des enfers, parce qu'elles n'avoient
point été pleurées. D'ailleurs, il n'y avoit
pas assez de place pour faire des tombeaux
à tout le monde, & il n'y avoit pas assez
de bois dont on pût faire des buchers pour
y brûler tous les morts. Enfin, étonné
de tant de malheurs: O grand Dieu! dis-
je à Jupiter, s'il est vrai que vous ayez
autrefois aimé ma mere, & que vous ne
dédaigniez pas de m'avoir pour votre fils;
ou rendez-moi mon peuple, ou mettez-
moi dans le tombeau. Il donna par un
éclair, & par un tonnerre favorable, une
marque qu'il m'avoit ouï; & comme je
pris cela pour un bon présage, je le priai
que le succès répondît à mes esperances.
Il y avoit auprès de-là un grand chêne qui
lui étoit consacré, & dont la semence
étoit venue de la forêt de Dodone, & j'ap-
perçus auprès de ce chêne une infinité de
fourmis, qui portoient à leur petit bec une
charge plus pesante qu'elles. J'en admirai
le grand nombre, & en même tems, je ne
pus





Ant.

Landesbibliothek
Karlsruhe

plis
ô Ju
auff
ici
ble
qu'i
che
bru
vou
nem
Je b
cet
que
je n
ce s
qui
dan
m'e
don
bla
ne,
nim
qu'i
bler
noit
infin
tom
les
cont
leve
le no

pûs m'empêcher de dire : O mon pere,
 ô Jupiter ! remplis mes villes défertes d'un
 auffi grand nombre d'habitans que je vois
 ici de fourmis. Auffi-tôt ce chêne trem-
 ble, & bien que le tems fût calme &
 qu'il ne fût point de vent, toutes les bran-
 ches s'ébranlerent, & ce grand arbre fit un
 bruit qui sembloit sortir de ses racines. Je
 vous laiffe à penser, si j'en eus de l'éton-
 nement, & si ce prodige me fit craindre.
 Je baiffai toutefois la terre avec le tronc de
 cet arbre, & bien que je n'osasse avoüer
 que j'espérois quelque chose, néanmoins
 je ne laiffois pas d'espérer, & cette espéran-
 ce se nourriffoit par une confiance secrette
 qui n'abandonnoit pas mon esprit. Cepen-
 dant la nuit arriva ; je me mis au lit, & je
 m'endormis, malgré les soucis & les soins
 dont mon esprit étoit travaillé. Il me sem-
 bla en dormant, que je voyois ce même chê-
 ne, avec autant de branches, & autant d'a-
 nimaux dessus que j'en avois vû en veillant,
 qu'il trembloit comme je l'avois vû trem-
 bler, & que par les secouffes que lui don-
 noit ce tremblement, il semoit sur terre une
 infinité de fourmis, que quand elles furent
 tombées, elles crûrent peu à peu, qu'el-
 les se leverent de terre, & se dresserent
 contre ce chêne, qu'à m fure qu'elles se
 leverent, elles perdirent leur petite forme,
 le nombre de leurs pieds, & cette couleur

Tome II.

R noirâtre

noirâtre dont elles étoient revêtues, & qu'enfin elles prirent une forme humaine. Je me mocquai de ce songe en m'éveillant, & je me plaignis des Dieux comme incapables de me secourir. Cependant il se fit un grand bruit dans mon Palais, je crus entendre plus de monde que je n'avois accoutumé, & lorsque je m'imaginois que je n'étois pas bien éveillé, & que le reste d'un songe trompoit encore mon esprit, Telamon me vint trouver à la hâte, & ayant fait ouvrir ma chambre : Mon pere, me dit-il, vous allez voir des choses que l'on ne pouvoit espérer, & qu'à peine on pourroit croire. Prenez la peine de sortir, vous verrez ce grand prodige. Je sortis d'abord, & je vis les mêmes hommes que j'avois vus en dormant. Ils s'approchent, ils me saluèrent comme leur Prince & comme leur Roi, & je les reçus comme un Roi doit recevoir de nouveaux Sujets. La premiere chose que je fis après une aventure si prodigieuse, fut d'accomplir les vœux que j'avois faits à Jupiter. Ensuite je distribuai ces nouveaux peuples parmi les villes, je leur donnai les terres des morts, & je les appellai Myrmidons, ne voulant rien dérober * à leur origine : Vous les avez vus, Cephale. Ils ont la même inclination qu'ils avoient, lorsqu'ils étoient encore fourmis. Ils sont mé-nagers, ils endurent le travail, ils ont de la passion

* j'ai expliqué
ceci dans
l'argu-
ment.

pas
& r
ce
éga
vro
rien
ra t

I
U
que
de c
cert
ging
quan
aban
re c
four
nes
nom
Eaq
nier
forti
cach
na li
hom
fit in
étoit

(a)
toria
(b)

passion d'acquérir toujours quelque chose, & n'ont pas moins de soin de conserver ce qu'ils ont acquis. Ce seront ces soldats égaux en âge & en courage, qui vous suivront à la guerre, dès que le vent d'Orient qui vous a heureusement amené, laissera souffler le vent du midi.

E X P L I C A T I O N.

Des Fourmis converties en hommes.

IL est visible que la fable précédente renferme un fait historique, il ne s'agit que de sçavoir quel fait ce peut être, or c'est ce qu'il est difficile de décider, à cause de la variété des opinions sur cette matière. Selon un auteur ancien, l'Isle d'Egine étoit exposée aux incursions fréquentes d'une quantité de Pirates, tellement que les habitans abandonnoient la demeure des Villes & la culture des Campagnes, s'enfonçoient comme des fourmis dans la terre, c'est-à-dire dans des cavernes, pour éviter des ennemis auxquels leur petit nombre les mettoit hors d'état de résister. Enfin Eaque leur apprit à faire des vaisseaux, & à manier les armes. Guéris ainsi de leur frayeur, ils sortirent de ces retraites sauvages où ils s'étoient cachés, & rentrèrent dans les Villes, ce qui donna lieu de dire que de fourmis ils étoient devenus hommes (a). Mais Strabon (b) raconte que ce qui fit imaginer cette fable, c'est que les Myrmidons étoient des peuples laborieux, & surtout, des gens

(a) Theag. de rebus Aeginetarum. Lib. III. Zetzes historia XIII. Chiliade VII. Lib. VIII.

(b) Lib. VIII.

R 2 menagers

196 LES METAMORPHOSES

ménagers jusqu'au point de ne vouloir pas faire la dépense de bâtir des maisons, ce qui étoit cause qu'ils habitoient dans les creux de la terre, comme des fourmis, & qu'ils y faisoient en Été leurs provisions d'Hyver ; manières brutales qu'Eaque leur persuada de quitter. Une troisième opinion, bien différente des deux autres, c'est qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'Agriculture, de la navigation, en un mot des arts utiles à la vie, & qu'ils les apprirent d'Eaque, qui par cette raison put bien être dit les avoir fait des hommes de fourmis qu'ils étoient.

Chacun peut choisir, s'il veut, entre ces explications, quoique peut être on feroit mieux, sans y chercher tant de mysteres, de dire simplement que les Myrmidons peu de chose avant Eaque, se couvrirent de gloire & devinrent puissans sous son Règne, parce que ce Prince sçavoit l'art de régner, que ses prédécesseurs avoient ignoré. Ainsi, comme ils parurent n'être plus les mêmes peuples, ces peuples méprisés sous les Règnes précédens, on dit qu'ils avoient changé de nature, & les Poètes faisant allusion au nom de Myrmidons, qui ressemble en Grec à celui de fourmis, (a) inventerent la fable qu'on a vuë.

(a) Μυρμηξ.



FABLE

aire
au-
re,
Eté
ales
me
est
gri-
uti-
qui
des

pli-
fans
ment
, se
sous
c de
oré.
mes
ynes
au-
lyr-
our-

LE

Landesbibliothek
Karlshaus



Ant.

F
vo
qu
un
res
qu'
ph
rec
chi
d u
l'ev
pay

I
fer
la
le
en
Ce
jeu
fon
cha
con
ét
Ph
reg

p. 197.

FABLES XXVI. & XXVII.

A R G U M E N T.

*Cephale ne peut demeurer avec l'aurore qui l'a-
voit ravi. Il revient enfin revoir Procris sa femme
qu'il aimoit uniquement. Il éprouve sa fidelité sous
un autre visage que le sien. Elle se rend à ses prie-
res, ne pensant pas que ce fût Cephale. La honte
qu'elle en a, la fait retirer dans les bois; mais Ce-
phale qui n'en pouvoit être éloigné, la fit bien-tôt
revenir. Elle lui donna à son retour un dard & un
chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chasse
d'un renard, que Themis en colere avoit envoyé à
l'entour de Thebes, pour faire le dégat dans le
pays.*

IL S employèrent une grande partie d'un
jour en de semblables discours, ils pas-
ferent l'autre partie à la table, on donna
la nuit au repos, & le lendemain quand
le Soleil se leva, le même vent souffloit
encore, & retenoit les vaisseaux aux ports.
Cependant les fils de Pallas, comme plus
jeunes que Cephale, le vinrent trouver à
son lever, & tous ensemble ils s'en allerent
chez le Roi. Mais d'autant qu'il étoit en-
core au lit, & que Telamon & son frere
étoient dehors pour lever des troupes,
Phoque le plus jeune des enfans d'Éaque,
reçut Cephale & sa compagnie, & en at-
tendant

R 3 attendant

tendant que le Roi fût éveillé, il les mena dans une salle magnifique, où ils s'affirent tous ensemble. Or tandis qu'ils s'entretenoient de diverses choses, Phoque jeta les yeux sur un dard que tenoit Cephale, & qui étoit fait d'un bois inconnu; si bien qu'après d'autres discours, Phoque lui parla de la sorte: » J'aime, dit-il, les forêts, il »feroit même mal-aisé de me tromper en »quelque bois que ce fût, & je pense assez »bien sçavoir tout ce qui concerne la chasse; mais je confesse que je ne puis dire »de quel bois est fait votre dard. En effet, »s'il étoit de frêne, il seroit jaunâtre, & »s'il étoit de cormier, il auroit quelques »nœuds; enfin j'avouë mon ignorance, »mais au moins sçai-je fort bien que je n'en »vis jamais un plus beau. L'un des enfans »de Pallas prenant la parole: vous l'admirez bien davantage, dit-il, par ses »effets que par sa beauté. Il ne manque »jamais de frapper où l'on veut qu'il frappe. Ce n'est point le hazard qui le conduit, quand il est parti de la main, & »sans que personne le rapporte, il revient »sanglant, & comme vainqueur entre les »mains de son Maître. Phoque étonné de cette merveille, s'informa d'où venoit ce dard, d'où il tenoit cette vertu, qui en avoit fait présent à Cephale? Alors Cephale contenta sa curiosité, & lui apprit

ce

ce qu'il avoit envie de ſçavoir, ſi ce n'eſt
 que ſa modeltie lui fit taire le ſujet pour-
 quoi on lui avoit fait ce préſent, & que
 d'ailleurs tout le monde le ſçavoit. Ainſi
 ce Prince touché de la perte de ſa femme,
 commença ſon diſcours avec des pleurs.
 » C'eſt ce dard, qui le pourroit croire, qui
 » me fait répandre des larmes, & qui m'en
 » fera répandre long-tems, ſi je vis encore
 » long-tems. Il m'a perdu avec Procris que
 » j'aimois plus que moi-même. Plât aux
 » Dieux qu'elle ne m'eût jamais fait ce pré-
 » ſent, cette aimable femme ! Elle vivroit
 » encore, & je ne mourrois pas à toute
 » heure. Si jamais vous avez oüi parler
 » d'Orithie, ma chere Procris étoit ſa
 » ſœur ; mais ſi vous vouliez comparer l'eſ-
 » prit & le viſage de l'une & de l'autre, elle
 » méritoit mieux d'être enlevée. * Néan-
 » moins je ne l'obtint pas par force ; ſon
 » pere & l'amour me la donnerent. Tout
 » le monde m'eſtimoit heureux, & en effet
 » je l'étois, & je le ferois encore, ſi les
 » Dieux l'euffent permis. Un mois après
 » que nous fûmes mariés, comme je faiſois
 » tendre des toiles pour prendre des Cerfs
 » ſur le mont Hymete, qui eſt toujours
 » couvert de fleurs, l'Aurore en chaſſant
 » l'ombre de la nuit, jetta par hazard les
 » yeux ſur moi, & m'enleva, ſans que j'y
 » donnaſſe mon conſentement. Qu'il me

* Parce
 qu'il au-
 roit eu
 honre de
 dire que
 c'étoit à
 cauſe de
 ſa beauté
 que Pro-
 cris lui
 avoit fait
 ce pré-
 ſent.

* Parce
 qu'Orithie
 avoit été
 enlevée
 par le
 vent
 Aquilon.

» soit ici permis de dire la vérité sans offen-
 » ser cette Déesse «. Bien que sa bouche
 soit de rose, bien qu'elle boive le Nectar,
 & que son empire tienne quelque chose
 de l'empire de la nuit & de celui de la lu-
 mière, je dirai pourtant que j'aimois Pro-
 cris, que Procris étoit dans mon cœur,
 que Procris étoit toujours dans ma bouche;
 & je me représentois incessamment les in-
 nocentes délices d'un mariage si heureux.
 Enfin, l'Aurore s'irritant de mes mépris :
 » Ingrat, me dit-elle, que je n'entende
 » plus tes plaintes; retourne où est ton
 » amour, aime toujours ta Procris; mais si
 » je sçai les choses futures, tu te repentiras
 » un jour de l'avoir aimée; & en même tems
 » elle me renvoya en colere ». Lorsque je
 me représentai, en revenant, ce que m'a-
 voit dit cette Déesse, j'avoué qu'un peu
 de jalousie s'empara de mon foible esprit.
 Je commençai à craindre une infidélité de
 Procris; son âge & sa beauté m'aidoient à
 le croire; mais sa vertu m'en empêchoit.
 Néanmoins, j'en avois été absent, & il
 sembloit que je l'eusse abandonnée. D'ail-
 leurs la Déesse même que je quittois, m'é-
 pouventoit par son exemple; & après tout
 que ne craint-on pas quand on aime? En-
 fin, je me résolus de chercher ce qui de-
 voit causer ma peine, & je fis dessein de
 tenter par des présens la fidélité de Procris.

L'Aurore

L'A
 fian
 char
 à A
 tre,
 me
 fem
 pleu
 de l
 autr
 bre
 plo
 j'eu
 de
 qui
 vou
 po
 cor
 cor
 trif
 bel
 cor
 bel
 mē
 dir
 po
 d'e
 nir
 bie
 vo
 lic

L'Aurore favorisa l'entreprise que la défiance me faisoit faire : car elle me fit changer de visage ; de sorte que je revins à Athenes sans qu'on pût me reconnoître, & je ne trouvai rien chez moi qui ne me parlât hautement de la vertu de ma femme. Tout le monde à son exemple y pleuroit la perte du Maître, & les larmes de la maîtresse faisoient couler celles des autres. A peine pus-je entrer dans sa chambre par mille artifices qu'il y fallut employer. Mais en même tems que je la vis, j'eus un remords du dessein que j'avois fait de la tenter, & peu s'en fallut que je ne quittasse une si malheureuse entreprise. Je voulus cent fois me découvrir, & ce fut pour mon malheur que je ne me fis pas connoître, & que je n'allai pas l'embrasser comme je devois. Véritablement elle étoit triste ; mais l'on n'en peut trouver de plus belle qu'elle étoit avec sa tristesse. Jugez combien elle étoit belle, puisqu'elle étoit belle avec sa douleur, & que la tristesse même étoit en elle une beauté. Je ne vous dirai point combien de fois sa vertu repoussa ce que je mis en usage, pour tâcher d'en obtenir ce que je craignois d'en obtenir, sous le visage qui me cachoit. Combien me dit-elle de fois qu'elle se conservoit pour un seul, & qu'il étoit seul ses délices en quelque endroit de la terre que son infortune

infortune le pût cacher. Un plus avisé que moi ne se fût-il pas contenté de cette épreuve ? Néanmoins je n'en fus pas satisfait ; je la combattis pour ma ruine , je lui offris de grands trésors ; & par mes paroles , & par mes promesses , je la mis en état de douter de ce qu'elle feroit en ma faveur. En même tems je m'écrie , je l'accuse d'infidélité , je lui dis que je n'étois point un adultere , ni un trompeur de femmes , mais que j'étois son mari , & le malheureux témoin de son impudicité. Elle ne répondit rien aux injures que je lui disois ; mais se laissant vaincre par la honte , elle s'enfuit de sa maison & de son mari. Ainsi elle se retira dans les bois , où elle se voïa entierement aux exercices de Diane , & l'injure que je lui avois faite , lui fit haïr tous les hommes. Mais elle ne m'eut pas si-tôt quitté que mon amour devint plus ardent , & m'apprit que la colere de ceux qui aiment parfaitement , est un feu qui s'éteint bien-tôt. Je lui demandai pardon , j'avoüai que j'avois failli ; & pour tâcher de la consoler , & de me remettre dans son cœur , je lui dis que les présens auroient pû me faire tomber dans la même faute , si l'on m'avoit sollicité par des présens de même nature. Enfin elle se rendit à mon amour , & l'excès de mon repentir fut la vengeance qu'elle prit de son honneur

neur

neur & de sa gloire, que j'avois mis en péril. Elle revint avec moi, & nous vécutmes long-tems ensemble dans une parfaite union. Mais comme si en me rendant son amour, elle m'eût donné peu de chose, elle me donna un chien que Diane lui avoit donné, comme le meilleur de tous les siens, & me fit aussi présent de ce dard, que la même Déesse lui avoit donné.

Je vous ai dit d'où venoit ce dard, il faut vous dire maintenant l'avanture de ce chien. Elle est sans doute merveilleuse, & sa nouveauté vous le fera trouver étrange. Depuis que les Naiïades eurent commencé à expliquer les Oracles avec tant de lumiere & de certitude, on ne se soucia plus de Themis, ni de ses réponses obscures; mais comme elle s'irrita de ce dédain, elle ne le laissa pas impuni. Elle envoya d'abord dans les campagnes de Thebes, une bête qui y fit un ravage horrible, & que les paysans redouterent & pour eux & pour leur bétail. Toute la jeunesse s'assembla pour en délivrer le pays. Nous tendîmes des rets & des toiles pour la prendre; mais elle surpassoit en légèreté tout ce qu'on peut s'imaginer de plus léger, & fautoit aisément par-dessus les plus hautes toiles. On découple les chiens en vain: Il n'y en avoit point de si vîtes qu'elle ne laissât bien loin derriere elle; vous eussiez dit qu'elle

voloit.

204 LES METAMORPHOSES
voloit. Enfin l'on me pria de détacher
Lelape, c'est le nom du chien que Pro-
cris m'avoit donné, & de le mettre en
queue à cette bête. Il y avoit déjà long-
tems qu'il combattoit contre la lesse, &
qu'il faisoit des efforts pour se mettre en
liberté. Enfin je commandai qu'on le dé-
tachât, & à peine fut-il parti qu'on ne sça-
voit plus où il étoit, & nous le perdîmes
de vûë. La pierre qui sort de la fronde,
ou la flèche qui fuit de l'arc, ayant été
décochée par une main vigoureuse, ne
va point si vite qu'il alloit. Il y a au mi-
lieu de la plaine une colline où je montai,
& de-là je vis courir & cette bête & mon
chien, & je pouvois bien juger de la vi-
tesse de l'un & de l'autre. En même tems
que je pensois qu'elle fût prise, elle s'é-
chappoit de la dent du chien, & quand
je le croyois proche d'elle, je la voyois
beaucoup plus loin. Elle ne couroit pas
tout droit, elle alloit tantôt d'un côté,
tantôt d'un autre; il sembloit quelquefois
qu'elle retournât sur ses pas, & mon chien
en étoit toujours trompé. Néanmoins quoi
qu'elle pût faire, il ne laissa pas d'en ap-
procher, & la suivit avec la même lége-
reté qu'elle le fuyoit. On eût dit bien sou-
vent qu'il la tenoit, & toutefois il ne tenoit
rien, & n'avoit mordu que l'air. Enfin je
me résolus pour le secourir, d'avoir res-
cours

cour
tour
feul
vis v
vis a
cette
de p
tre a
s'il e
cette
en le
l'un
& le

E

C
yon o
rech
la ch
jour
être l
rore,
qu'il
Princ
reux
dang
lia m
voul
de sa
noiss

ours à mon dard ; mais à peine eûs-je détourné la vûe de la chasse , pour me mettre seulement en posture de le lancer , que je vis une chose prodigieuse. En effet , je vis au milieu de la campagne au lieu de cette bête & de mon chien , deux figures de pierre , dont l'une sembloit fuir , & l'autre aboyer. Quelque Dieu sans doute , s'il est vrai que quelque Dieu fût présent à cette chasse , les ayant vûs tous deux égaux en légereté & en force , ne voulut pas que l'un des deux fût plutôt vaincu que l'autre , & les laissa tous deux invincibles.

E X P L I C A T I O N .

De Cephale & de Procris.

Cephale , Prince de l'Isle Cephalenie , à laquelle il donna son nom , étoit fils de Deyon ou Deyonée Roi de Phocide , & gendre d'Erechtée Roi d'Athènes. L'amour qu'il avoit pour la chasse , qui souvent l'arrachoit dès l'aube du jour d'entre les bras de son épouse , donna peut-être lieu & à la fable de son commerce avec l'Aurore , & à l'infidélité de Procris envers lui. Quoiqu'il en soit , les deux époux se brouillèrent , & la Princesse se retira chez Minos qui devint amoureux d'elle , & qu'elle guérit , dit-on , d'un mal dangereux. Il est certain que peu de maris , *qualia nunc hominum producit corpora tellus* , eussent voulu la reprendre , après ce qu'on vient de voir de sa conduite ; & surtout après les soins reconnoissans qu'elle avoit eus de son bienfaiteur : car

notez

notez que l'ulcere dont elle l'avoit pansé étoit aux parties honteuses (a). Cependant Cephale qui ne sentoit aucun scrupule sur cette matiere, vint la chercher, & délivra ainsi Minos dont les feux étoit peut-être éteints par la jouissance, (b) & Paphiaé, qui se plaignoit justement de l'empressement officieux, avec lequel cette étrangere la déchargeoit des fonctions qui lui appartenoient. La réconciliation fut parfaite. Un ennemi rusé ravageoit les Etats de Cephale, (c) ce qui lui avoit fait donner le nom de Renard, ou d'Alopx. Procris donna à son Epoux un Capitaine habile & courageux nommé *Cyon*, ce qui signifie chien, qu'elle avoit reçu du Roi de Crete. Ce brave homme poursuivit l'autre par mer, & leurs vaisseaux s'y étant brisés sur les rochers, on feignit que l'un & l'autre avoient été convertis en pierres.

Qu'il me soit permis maintenant d'examiner la ridicule curiosité que Cephale eût de pénétrer les sentimens de Procris. Ne devoit-il pas être content de ceux qu'elle lui témoignoit ? Supposé qu'il se trompât, ne devoit-il point chérir cette illusion ? Ne devoit-il pas craindre d'apprendre des vérités qui le chagrinaient ? Pour moi il me semble qu'il eût dû faire ce raisonnement. Oules femmes ont toutes une vertu inébranlable, ou non. Si elles ont une vertu inébranlable, Procris leur ressemblera, & par conséquent il est inutile de l'éprouver. Si elles ne l'ont point toutes, que gagnerai-je dans l'épreuve que je médite, que de perdre peut-être une erreur agréable, pour acquérir une certitude fâcheuse ? Mais d'ailleurs quel caractère odieux que celui de Tantateur qu'il reçoit ? Quand une femme est vertueuse, n'est-elle

(a) Hyginus, Ant Liberalis, & Germanicus.

(b) Voyez Apollon.

(c) Tzetzes, Palephate, &c.

pas fondée à concevoir la dernière indignation contre un époux, qui doute de son innocence sans aucun sujet ? Si elle a été sur le point de succomber, peut-elle ne pas fremir du danger qu'elle a couru ? Si elle a succombé en effet, n'a-t-elle pas raison de haïr un homme qui lui a fait perdre l'honneur, qui a vu sa faiblesse, & de l'esprit duquel elle ne chassera jamais les soupçons qu'elle y a fait naître ? Quand une telle femme aimeroit encore son époux, elle ne sçait plus de quelle manière agir avec lui, parce qu'elle regarde comme une bassesse de le caresser, après une aventure pareille, & qu'un air froid, il le regardoit comme une nouvelle preuve d'infidélité. Est-il possible, cela étant, qu'elle n'en vienne point enfin à le haïr, ou même à le trahir, si l'occasion s'en présente, & qu'elle soit portée à cette sorte de vengeance ? Du moins la peur de perdre l'estime de son mari ; peur vertueuse qui retient peut-être plus d'une femme, ne sçauroit plus l'en empêcher. Ainsi les Cephales perdent par leur désobéissance, non-seulement l'opinion consolante qu'ils avoient de la vertu de leurs épouses, mais encore leur tendresse qu'ils auroient pu conserver, quand même elles n'auroient pas eu toujours une fidélité parfaite. Car enfin on sçait que plus d'une épouse a eu des fragilités, qui n'en aime pas moins son mari. Les fautes des femmes en ce genre ne sont que rarement l'effet d'une résolution méditée long-tems, ou du peu d'horreur qu'elles ayent pour le vice, ou d'un manque d'attachement pour leurs maris. Qu'arrive-t-il donc ? Il est des momens où elles sont foibles, l'occasion les tente, l'espérance du secret les flatte, l'adresse & les charmes de l'amant font le reste. Elles succombent, mais ou c'est pour la dernière fois, ou du moins elles sont bien-tôt relevées.

Car

pas

Car persuadées comme elles sont que leur faute sera ignorée éternellement, elles ne se rencontrent pas dans le cas du proverbe, *chi offende non perdona mai*, parce que ne craignant point leurs maris à qui leur chute est inconnue, elles ne sont point dans la nécessité de les hair. Je pourrois ajouter à ceci des reflexions sur l'injustice d'un époux qui s'efforce de séduire son épouse, qui a pour elle un mépris perpétuel, sous prétexte qu'elle s'est oubliée une fois, & qui refuse de pardonner à un sexe qu'il traite de fragile un crime dont il n'est point d'homme qui pût se défendre, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances que ce sexe. Mais il est tems que je finisse cette explication, peut-être j'y ai déjà mis trop de morale, & d'ailleurs j'ai encore une histoire à raconter, que j'espère qui fera plaisir (a). Procris trompée par Cephale, comme nous avons vu, s'étoit retirée à la Cour de Minos. Ce Prince avoit un mal de telle nature, (b) qu'il ne pouvoit toucher de femmes, qu'elles n'en mourussent, de sorte qu'il n'avoit point d'enfans. Procris y remédia avec tant de bonheur, que Minos crût devoir reconnoître ce bienfait par des présens. Il lui donna donc un chien & un trait, qui ne manquoient aucune bête. Nantie de ces deux pièces rares, elle va déguisée en garçon, trouver Cephale qui chassoit alors, & les lui offre, à condition qu'il lui serve de Ganymede. Le Chasseur accepta le parti; mais Procris se découvrant, lui reprocha qu'il avoit fait pis qu'elle: après quoi ils se pardonnerent réciproquement. Cependant il arriva qu'Am-

(a) Ant. Lib. Metamorph. Cap. Ultimo.

(b) Il sembleroit que c'étoit une maladie Vénérienne, & que le remede qu'elle lui fournit, ressembloit, à peu de chose près, à l'expédient infâme, dont on se sert depuis peu pour avoir commerce sans risque, avec des femmes gâtées, ou dont on veut menager l'honneur.

phytrion

phitryon ayant besoin du chien merveilleux de Cephale, vint le lui demander, & le pria de l'accompagner à la poursuite d'un Renard qui venoit de Tecmesse, & qui enlevoit les enfans des Cadmiens, tellement qu'on étoit obligé de lui exposer un enfant tous les trente jours. C'étoit dans le tems qu'Amphitryon vouloit faire la guerre aux Teleboës, contre lesquels il ne pouvoit obtenir de secours des Thébains, que moyennant qu'il les délivrât de ce monstre. Il promit donc à Cephale sa part du butin qui seroit fait sur les Teleboës, s'il lui accordoit sa demande. Le Prince Athénien en tomba d'accord. Le reste arriva comme Ovide le rapporte.

FABLE VINGT-HUITIÈME.

A R G U M E N T.

Procris devient jalouse de Cephale sur quelque rapport. Elle va l'épier dans un bois, & Cephale y étant venu chasser, la tue sans y penser, de ce même dard, dont elle lui avoit fait présent.

APRE'S ce discours de Cephale, Phoque reprenant la parole : Mais pourquoi, lui dit-il, vous êtes-vous plaint de ce dard, de quel crime est-il coupable ? En même tems Cephale lui dit le sujet de ses déplaisirs, & le crime de son javelot. Nos plaisirs, répondit-il, sont le commencement de nos douleurs ; mais je vous parlerai premierement de nos plaisirs :

Tome II.

S car

car on s'en souvient volontiers, & c'est une espece de soulagement de se souvenir de son bonheur. Oüi, Phoque, ce m'est un contentement extrême de me souvenir du tems que j'ai vécu avec Procris, & de me représenter que je fus heureux par elle, & qu'elle fut heureuse par moi. Nous n'avions tous deux qu'un même désir, comme nous n'avions tous deux qu'un même amour. Elle ne pouvoit penser qu'à moi, je ne pouvois penser qu'à elle. Elle m'eût préféré à Jupiter, quand même il lui eût offert & tout le Ciel, & toute la Terre; & je l'eusse préférée à Venus, quand elle fût venue me tenter accompagnée de toutes ses charmes. Enfin nous étions nés l'un pour l'autre, & pour ne pouvoir rien aimer, si nous eussions pû ne nous pas aimer. Dès que les premiers rayons du jour venoient frapper les montagnes, comme j'étois jeune, & que j'aimois l'exercice, j'allois chasser dans les bois, sans mener avec moi ni valets, ni chevaux, ni chiens, & sans faire porter de filets. Mon dard étoit ma compagnie, mon dard étoit ma force & mes armes, & lorsque j'étois las de chasser, je cherchois le frais & l'ombre, & ce petit vent agréable qui se répand dans les vallons. J'en faisois le soulagement & la récompense de mon travail, & si l'on peut parler ainsi, je reposois en-
tre

tre ses bras. Il me souvient que je l'appellois souvent à mon secours, comme j'aurois fait une maîtresse. Viens me secourir, lui disois-je, passe jusques dans mon cœur; viens éteindre le feu qui me brûle, tu le peux de ta seule haleine. J'ajoutois peut-être à cela, & mes mauvais Deslins le vouloient ainsi, toutes les autres douceurs que l'on peut dire en aimant. Ainsi je chantois ordinairement: Tu fais toutes mes délices, tu es mon plaisir & ma joye, & tu me redonnes la vie; tu es cause que j'aime les bois & les solitudes, & je serai toujours content, si ma bouche reçoit toujours ton haleine. Il y eut sans doute quelqu'un qui entendit ces paroles, & qui s'étant imaginé que je les adressois à quelque Nymphé, les rapporta en même tems à Procris. Comme l'amour est crédule, elle crut facilement ce qu'on lui dit, & s'évanoüit à cette nouvelle. Et lorsqu'elle fut revenuë, elle s'appella misérable, elle m'appella perfide, elle accusa son destin, elle s'affligea d'un crime faux, comme d'un crime véritable; & craignit enfin le nom d'une chose qui n'étoit point. Néanmoins, comme on me l'a dit depuis, elle दौरa beaucoup de fois du rapport qu'on lui avoit fait, & espara d'être trompée. Elle ne voulut point ajouter de foi à cette triste nouvelle, & si elle

ne voyoit elle-même le péché de son mari, elle ne vouloit point le condamner. Pour moi je ne manquai pas, selon ma coûtume, de sortir le lendemain dès la pointe du jour. J'entrai dans les bois pour y chasser, & quand je fus satisfait de ma chasse, je me couchai sur l'herbe, & j'appellai à mon secours ce petit vent. Viens, lui dis-je, viens soulager mon travail. Mais tandis que je parlois, j'entendis, ce me sembloit, quelques soupirs; & toutefois, comme si j'eusse dit quelque chanson, je ne laissai pas de continuer. En même tems je pris garde que les branches se remuoient, j'entendis même du bruit, & m'imaginant que c'étoit quelque bête, je lançai mon dard de ce côté-là. Helas! vous le dirai-je sans mourir? C'étoit Procris qui m'avoit suivi. Je suis morte, s'écria-t-elle, quand elle eut senti le dard qui lui avoit percé le sein. Je reconnus cette voix, je courus furieux & désespéré, & je la trouvai toute sanglante & presque morte, qui retiroit de son sein le triste présent qu'elle m'avoit fait. Je relevé aussi-tôt son corps qui m'étoit plus cher que le mien, je romps sa robe, je lui découvre le sein, je bande sa playe, & je tâche en vain d'arrêter son sang, qui couloit malgré le secours que je tâchois de lui donner. Je crie, je me désespere, je

la p
fer a
meu
fore
me
ler
mou
» cr
» de
» qu
» co
» qu
» m
» la
ne p
ain
bus
sev
alle
sang
qu'
jour
me
der
dit
qu'
fit
l'éc
pag
ce
nou

la prie de se venger , & de ne me pas laisser au monde , étant coupable d'un si grand meurtre. Bien qu'elle n'eût déjà plus de force , & qu'elle fût prête de rendre l'ame , elle fit pourtant un effort pour parler encore une fois , & me dit d'une voix mourante. » Jè te conjure par notre sacré mariage , par les Dieux du Ciel & des Enfers , & enfin par cet amour qui est cause de ma perte , & que je te conserve en mourant , que la Nymphè à qui tu adreffois ces paroles , n'entre jamais dans ton cœur , & ne possède jamais la place que je suis prête de quitter. » Elle ne parla pas davantage ; mais je reconnus ainsi , qu'elle avoit été trompée , & la défabusai en même-tems ; mais que pouvoit alors servir de l'avoir défabusée ? Elle se laissa aller entre mes bras , elle perdit avec son sang le peu qui lui restoit de force , & tandis qu'elle pût voir quelque chose , elle eut toujours les yeux sur moi. Enfin , elle expira en me regardant , & rendit sur ma bouche le dernier soupir ; mais au moins vous eussiez dit qu'elle mouroit plus contente , parce qu'elle mouroit défabusée. Ce discours que fit Cephale en pleurant , fit pleurer ceux qui l'écoutoient. Mais à l'instunt Eaque accompagné de ses deux autres enfans , entra dans ce Sallon , d'où il fit voir à Cephale les nouvelles troupes qu'on avoit levées ,

&c.

214 LES METAMORPHOSES
& les mit entre ses mains pour les mener au secours d'Athenes.

E X P L I C A T I O N.

De Procris tuée par Cephale.

Nous avons vû avec quelle adresse Ovide fait de Procris une femme vertueuse, & le tour ingénieux qu'il donne à sa fuite. A l'entendre, l'innocente Princesse se retira dans les bois, pour ne plus voir les hommes, qu'elle haïssoit. Elle se consacra aux exercices de la chaste Diane. Il fallut que Cephale fit mille soumissions, pour appaiser sa juste colere. Celui-ci à son tour est traité avec la même indulgence dans cette fable. Il ne soupçonnoit nullement que son épouse se fût cachée dans un endroit épais de la forêt, pour découvrir la rivale qu'il lui avoit donnée. Il fut au désespoir, lorsqu'il eût reconnu son erreur. Il cria, il s'arracha les cheveux, il pria Procris de le tuer, quoiqu'elle n'eût plus qu'un reste de vie, & qu'elle conservât à peine assez de force pour parler. Voici certes un homme qui meritoit bien, non de devenir l'horreur du genre humain, mais d'exciter la compassion de tout le monde, si le récit d'Ovide est véritable. Le malheur est qu'on refusera peut-être d'y ajoûter foi. On sçait que les anciens Poëtes, seuls historiens de leur tems, alteroient à leur gré les événemens qu'ils avoient à décrire, persuadés qu'on seroit content de leur travail, pourvû que leurs fictions fussent agréables & touchantes. De plus, Apollodore rapporte que Cephale fut condamné pour ce meurtre, à un exil perpétuel par l'Aréopage d'Athènes, ce Conseil fameux dont on vantoit la sagacité & l'intégrité.

grité. Cette sentence est une forte preuve contre celui qu'elle regarde. C'est pourquoi bien des personnes se diront à soi-mêmes que peut-être ce Prince se repentoit d'avoir été rechercher sa femme, & de s'être attiré par là des railleries piquantes. Peut-être ajoutera-t-on qu'il avoit cessé de l'aimer, & qu'il vouloit jouir paisiblement de la maîtresse, qui étoit l'objet de la jalousie de Procris. Ces conjectures sont probables, conclueront les mêmes gens. Un mari qui connoît l'infidélité de sa femme, qui sçait que chacun en est instruit comme lui, & qui d'ailleurs aime en un autre endroit; un tel mari garde moins de menagemens avec son épouse qu'il n'auroit fait dans des circonstances différentes: surtout quand il peut s'en défaire, sans courir beaucoup de risque. La raison en est que, s'il vient à être soupçonné dans le monde d'avoir fait cette action de dessein prémédité, il sçait que bien des gens auront la brutalité & la folie de la regarder comme un coup digne d'un homme généreux dont l'honneur a été blessé, ou du moins comme un vantageance pardonnable.

Cependant les Mythologistes n'ont pas tant approfondi cette affaire. Au contraire, se bornant, selon leur coutume, à la narration d'Ovide, ils ont encore diminué le crime de Cephale, en entendant par le trait dont il tua Procris & qu'il avoit reçu d'elle, les soupçons qu'il avoit eus jadis contre sa vertu, & qu'elle eût ensuite contre sa fidélité. Il est certain que cette explication est également ingénieuse & probable. En effet la jalousie en matieres conjugales a d'étranges conséquences. Depuis qu'on en a conçu, il est malaisé de la perdre. On est industrieux à la nourrir. Tout ce qu'on voit la rallume. En un mot, c'est une espece de poison lent qui tue, ou plutôt, pour me-

servir

servir de la comparaison des interprètes dont j'expose l'opinion, c'est un trait qui fait des blessures profondes & mortelles, & qu'on porte toujours avec soi : *Hæret lateri lethalis arundo*. Ainsi ni un époux ne doit se pardonner les craintes auxquelles il donne un juste lieu, parce qu'elles causent un mal irréparable, ni une épouse exposer par sa faute son mari au chagrin que la jalousie produit, & au ridicule qu'elle donne dans le monde. Et qu'on ne dise point, mon mari est défiant : il fait par ses soupçons une injure criante à ma vertu ; pourquoi menagerois-je un pareil homme ? C'est une mauvaise raison que celle-là, soit qu'elle vienne de l'épouse ou de l'époux. Quoi ! parce que l'un des deux conjoints à l'esprit foible sur un certain article, parce qu'il est malheureux, peut-être parce qu'il a une tendresse excessive & qu'il craint de perdre l'amour de la personne qu'il aime ! Par ces raisons, l'autre partie ne se fera pas un scrupule d'insulter à son travers ; elle aggravera son mal ; elle ne répondra que par des marques de mépris à l'estime qu'on lui témoigne ; elle négligera d'apaiser par un peu de complaisance les craintes & les inquiétudes qu'elle excite ! En vérité, il y a ou de l'inattention ou de la barbarie dans ce procédé.



s
j'ex-
lures
jours
ni un
nelles
nt un
a fau-
& au
qu'on
ar ses
pour-
t une
enne
l'un
ertain
e par-
int de
ar ces
upule
mal;
épris
igera
rain-
té, il
ns ce

LES